

CAHIERS 95
METANOIA

95

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration
26740 Marsanne
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Ass. Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 9.98
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL <i>TOUT EST LUMIERE</i>	3
COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 108</i>	6
MIETTES DE GNOSE	12
RECHERCHES <i>AU PAYS DES SOURIRE</i> <i>LE DHAMMAPADA (suite)</i>	14 25
LA GNOSE AU QUOTIDIEN	32
BIBLIOGRAPHIE	37
POESIES	44

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de la retourner accompagné du montant de la cotisation :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

Cahiers 1975-----	200 F.
Cahiers 1976-----	200 F.
Cahiers 1977-----	200 F.
Cahiers 1978-----	200 F.
Cahiers 1979-----	200 F.
Cahiers 1980-----	200 F.
Cahiers 1981-----	200 F.
Cahiers 1982-----	200 F.
Cahiers 1983-----	200 F.
Cahiers 1984-----	200 F.
Cahiers 1985-----	200 F.
Cahiers 1986-----	200 F.
Cahiers 1987-----	200 F.
Cahiers 1988-----	200 F.
Cahiers 1989-----	200 F.
Cahiers 1990-----	200 F.
Cahiers 1991-----	200 F.
Cahiers 1992-----	200 F.
Cahiers 1993-----	200 F.
Cahiers 1994-----	200 F.
Cahiers 1995-----	200 F.
Cahiers 1996-----	200 F.
Cahiers 1997-----	200 F.
Cahiers 1998-----	200 F.

Les frais de port seront indiqués en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 40 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !©

Couverture by Frank Lalou

EDITORIAL

Tout est lumière

Ni rétrospective ni prospective
ni évocation ni projection.

Même si la mémoire parle de magnificence et la science de mon intelligence, je n'ai goût ni au rappel ni au voyage. Le rangement et les prévisions ne sont pas mon fait. A cet effet j'ai commis des sbires et tout va bien.

Je suis requis et sollicité que par ce qui m'échoit dans l'instant grâce à mon serviteur, qui, dans ma nuit lumineuse, préserve, dispose et annonce le jeu de ma reconnaissance amoureuse.

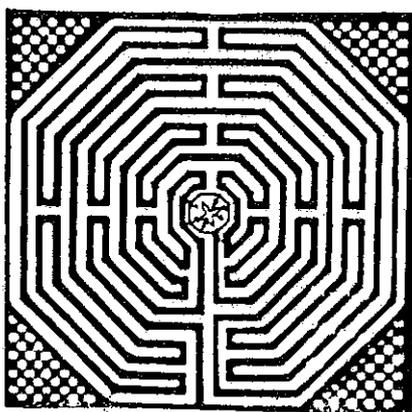
Mes sbires voudraient bien que je m'attarde à leurs travaux, que je revienne une fois les tâches réparties comme si je pouvais améliorer ce qu'ils font. Ils s'affolent parfois devant les catastrophes naturelles ou celles que provoquent les hommes. Comme je me fais tirer l'oreille, pour donner une opinion qu'ils ne sauraient interpréter, ils me prêtent leur propre version et mon occultation continue sans fin, bien assurée tant et si bien que rien ne peut gêner le jeu de ma révélation. Les images continuent de voiler ma lumière. Les hommes en sont les victimes inconscientes, ne réalisant pas qu'elles sont la cause de leur aliénation : ils sont aveugles mais ne sont pas conscients de leur aveuglement

Ma lumière ne laisse subsister aucune image. Tout fond dans son creuset, absolument tout. Rien n'échappe à ma combustion. Je me dois d'insister sur ma totale transparence car on voudrait qu'une règle aussi déroutante comportât des exceptions. On ne comprend pas qu'il n'y ait pas de hors-la-loi, mais on oublie que ce sont les hommes qui promulguent les lois et dressent les listes de ceux qui les bafouent : criminels, escrocs, violeurs etc. Qu'ils le fassent, c'est bien ainsi, mais qu'on ne me demande pas de prendre parti. Je ne suis pas d'un bord plutôt que de l'autre. J'avalise tout. Ma tolérance, incomprise, est sans restriction aucune. Comment en serait-il autrement puisqu'à mes yeux tout est lumière ? Le serviteur, que j'initie à la fonction sublime de révélateur, se doit absolument de comprendre cette intransigeance dans la tolérance faute de quoi il ne serait pas en mesure de connaître ma nature véritable. Il faut avoir réalisé son identité suprême pour découvrir que la tolérance découle de ce constat que tout est lumière et que l'homme-lumière, qui est à l'origine de la prise de

conscience que je suis lumière, uniquement, totalement lumière, ne peut remplir son office que s'il réalise qu'il est absolument lumière à mes yeux, nullement autre que moi :

En d'autres termes, mon serviteur ne peut être le lieu et l'occasion de ma révélation que s'il se dissout complètement dans ma lumière. Prétendre en ma présence demeurer une image parmi d'autres images, ce serait maintenir une différence intolérable. Or je ne peux prendre conscience de ma totalité qu'en la confrontant au rien de celui qui la favorise. Le rien occasion du tout, le rien actualisation du tout, le rien conscience du tout en même temps que conscience de son rien, voilà la condition sine qua non de ma reconnaissance, voilà le couronnement de mon jeu, voilà ma suprême réussite. Tout tient à cette attitude de mon serviteur qui a conscience de sa nature véritable, indissociable de la mienne, où le rien qui révèle disparaît dans le tout qui se révèle à lui-même. Cette attitude d'effacement permet et inaugure, par le jeu des contrastes les délices de ma célébration. Ainsi j'ai conscience d'être parce que mon serviteur est vide de tout avoir ; je me connais parce qu'il est dépourvu de tout savoir ; je donne libre cours à ce qui sourd et surgit en moi parce qu'il est sans vouloir ; je suis sans défense parce qu'il est sans pouvoir ; j'ai conscience d'être le vivant parce qu'il est mort de son vivant. Je suis parce qu'il a cessé de vouloir être quelqu'un. Autre que moi n'est pas parce qu'à sa place il n'y a personne.

Emile Gillibert



**COMMENTAIRES
DE
L'EVANGILE
SELON THOMAS**

108

**Jésus a dit :
Celui qui boit à ma bouche
sera comme moi ;
moi aussi, je serai lui,
et ce qui est caché lui sera révélé.**

LOGION 108

Boire à la bouche du maître la parole de vérité à nulle autre pareille est la démarche universelle à laquelle tout chercheur authentique est conduit. A la base de ces moments exceptionnels où le disciple entend le maître il y a la soif du disciple. Les maîtres sont nombreux mais le disciple est rare. Ce qui se passe alors échappe à l'explication rationnelle. Des mots, certes, sont prononcés, qui tromperont les non-préparés, mais surtout une parole vivante est dite. Ce qui se passe est au-delà du sens. L'analyse littéraire et érudite est à côté du sujet. Le mécanisme mental d'acquisition et stockage de données est déconnecté. Bien que discrète, l'écoute est d'une grande intensité au point que Jésus parle de « boire » comme pour désigner une nourriture. Une nourriture qui va permettre, et Jésus en fait la promesse, à celui qui la prend d'accéder à l'égalité avec lui, mieux même, à l'identité avec Jésus. Lui est également promise la révélation de ce qui est caché et qui attise sa soif.

Comme nous sommes loin des dogmes de la religion qui visent à séparer le Divin de l'humain et à le rendre inaccessible en enfermant l'homme dans une condition de serviteur inapte. Une des principales clefs de la Gnose est ici rendu, il y a 2000 ans par Jésus aux Juifs, et aujourd'hui par le merveilleux Evangile selon Thomas préservé des outrages.

Christian



J'ai pu me demander au cours de l'aventure que Jésus propose dès le premier logion, aventure jalonnée par des paroles de feu que désormais je connais, si l'objectif qu'il me proposait était de l'ordre du Réel ou de l'imaginaire - le psychique en moi voit l'imaginaire là où le gnostique découvre le Réel. Il est facile en effet de prendre l'un pour l'autre. Mais, à mesure que la vision se clarifie, le doute fait place à la certitude car ce qui exigeait ma confiance au départ se révèle, au fur et à mesure que se déroule l'aventure, d'une fécondité toujours croissante. Ce qui se dévoile ne permet pas de remettre en question ce qui déjà a été dévoilé. La régression est aussi impensable que l'immobilisme. La vertu opérationnelle de la parole se vérifie chaque jour comme l'énergie que je reçois de ce que je mange et de ce que je bois. Certains logia se sont imposés comme des flambeaux sur ma route. D'autres sont devenus au fil des jours et des années des mantras qui peuplent mon inconscient et font partie de ma respiration. Ainsi, sur fond de lumière, mon expiration va dans le sens du Tout en expansion et mon inspiration voit le retour du Tout (log 77) au foyer de pure incandescence.

Le secret de cette extraordinaire fécondité, je le dois au présent logion. Je n'ai pas voulu hâter le moment de cette confiance : un aveu prématuré peut dérouter. Il vient à sa place et à son heure. Il justifie la confiance au-delà de ce qui peut être dit : *Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé.* Belle occasion pour le psychique de dégoïser ! Il n'est d'autre réponse à son niveau que le silence.

Emile

Les paroles du présent logion sont très simples et très ordinaires. Pourtant ce qu'elles affirment est tout à fait extraordinaire !

Jésus dont l'hypothétique date de naissance est l'événement le plus célèbre de l'histoire humaine, proclamé Dieu-ressuscité par les uns et imposteur par les autres pour finalement être interprété et apprêté de mille et une façons depuis vingt siècles, m'affirme par sa parole que je suis lui et qu'il est moi !...

En déclarant cela, je scandalise forcément les uns et suis la risée des autres, car aucun ne peut imaginer le type de relation que j'ai avec celui qu'ils nomment le plus souvent « Le Christ ».

Une telle gémellité ne s'est pas établie en un instant. Mais, dès le logion 1, l'enjeu était tel (il s'agissait de ne « pas goûter de la mort ») qu'il n'y avait pas à hésiter. Au logion 2, j'étais prévenu que la recherche serait ma préoccupation constante, et au logion 3 que le royaume recherché ne pouvait être qu'au dedans de moi.

Enfin, si j'avais besoin d'abandonner mes dernières illusions quant à ma « personne », le logion 4 m'en donnait l'occasion en me dévoilant l'image de l'idéal de ma recherche : *Un tout petit enfant de sept jours...*, c'est-à-dire quelqu'un sans mémoire, sans avoir et sans pouvoir... A l'opposé de ce que je crois être.

Les quatre premiers logia disent l'essentiel des Paroles qu'il m'est données de boire. Ces paroles surprennent et surtout scandalisent celui qui n'a pas su ou voulu trouver la source que Jésus dit avoir mesurée.

Ces paroles sont également difficilement transmissibles et rarement sujets à partage ; quand Jésus les communique à Thomas, c'est en le prenant à part des autres disciples, et quand il les confie à Myriam, c'est en montant sur son lit...

C'est dire la chance inouïe dont je bénéficie en ayant accès à des paroles cachées depuis des siècles et occultées au plus grand nombre.

D'autres comme moi ont découvert ou découvrent ces mêmes paroles, dites avec d'autres mots par d'autres bouches, mais dont je reconnais la source unique :

Si tu dis par ignorance que tu es autre que lui, alors tu es un esprit grossier. (Balyani)

J'ai vu mon Seigneur avec l'œil du cœur et Lui ai demandé :

Qui es-tu ?

Il me répondit : 'Toi'. (Al Hallaj).

Ce que tu croyais être autre qu'Allah, n'est pas autre qu'Allah, mais tu ne le sais pas. (un Soufi).

O Moi qui suis-je

si je ne suis toi ?

O toi qui es-tu donc

si tu n'es Moi ? (Abd el Kader)

L'oeil dans lequel je vois Dieu est le même dans lequel Dieu me voit, mon œil et l'œil de Dieu ne sont qu'un œil, une vision, une connaissance, un amour. (Maître Eckhart)

*Comment pouvez-vous chercher ce que vous êtes ?
Vous êtes ce que vous cherchez ! (Poonja)*

Ces voix parmi d'autres voix, forment un seul chant qui célèbre pour les uns « Brahman », pour d'autres « la Dêité », pour d'autres encore « Allah » et pour certains « l'absolu », « le Tao », « le Soi » ou tout simplement « cela » ...

Mais pour tous, l'indicible présence qui dévoile
« Tout ce qui est caché ».

André



Ce logion est très court, ses paroles sont concises, brèves et précises. Leur contenu est bouleversant, elles renversent toute certitude traditionnelle, dualiste, elles disent ce qu'est la gnose, la connaissance.

Elles disent l'unicité avec des mots simples qui m'envahissent d'une joie inouïe.

Dans l'Evangile selon Thomas il y a un personnage - en dehors de Jésus - qui a vécu et vit toute l'étendue de ces paroles : c'est Thomas, le jumeau, qui déclare :

*Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas,
que je dise à qui tu ressembles.
Jésus dit :
Je ne suis pas ton Maître,
car tu as bu,
tu t'es enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée. (log 13. 9-15)*

La connaissance de l'Unique passe obligatoirement par la reconnaissance du semblable parce que :

*Je suis le Tout.
Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi. (log 77. 3-5).*

Je suis celui qui bois à la bouche de Thomas, je suis moi et lui. Et comme je suis aussi bien moi que lui, il n'y a pas de secret, rien n'est caché, autrement dit, tout est révélé.

Par conséquent, il n'y a ni ombre, ni image, ni ténèbres, tout est transparence, il n'y a que la lumière qui est sur eux tous. (log 77. 2)

Ces paroles sont tellement fortes, voire brutales qu'elles peuvent faire peur par ce qu'elles exigent : l'abandon de toute ambition car projection dans un futur, comme

l'abandon de toute détresse parce qu'invocation d'un passé qui relèvent l'un comme l'autre du domaine du rêve, de fait, elles exigent l'abandon de la personne.

Une fois cette étape franchie, je suis émerveillé par l'immensité infinie que je découvre et je m'émerveille de ceci : *Comment cette grande richesse a habité cette pauvreté (log 29. 7-8)*

Maria



La bouche, « à ma bouche » ce terme est physique.

Boire est une action également physique et souvent pressante, car la soif aussi ne se réfléchit pas, c'est un besoin vital. Etancher sa soif à la source de l'unique vous fait devenir unique.

La Parole est : le Verbe, la Vérité.

Jésus ne transmet pas seulement des mots : ceux-ci mûrissent en vous, font leur chemin malgré vous et vous amènent au pneumatique ; ainsi vous devenez lui, et comme le dit le Maître Zen, une phrase suffit. Ainsi éveillé, l'univers perd tous ses pourquoi.

La Source est plénitude, elle coule sans effort, c'est un don bénéfique. Prendre la liberté de boire, est un vrai bonheur et de là naît la réciprocité naturelle de la métanoïa.

Philippe



Boire à la bouche c'est recevoir directement la parole. C'est se désaltérer à la source de Vie qui confère l'immortalité : *Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles ne goûtera pas de la mort (log. 1)*. Tel est le leitmotiv de l'Evangile selon Thomas. Trouver la Vie en devenant la Vie elle-même. Il suffit pour cela de boire à la source : *Tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée (log. 13)*. Celui qui a bu le vin de la Gnose n'a plus besoin d'interprétation. Il goûte le vin ; il est le vin. Il boit la Gnose ; il est la Gnose. Il voit Jésus ; il est Jésus. Et l'histoire devient sans paroles : *ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles.*

La Gnose est une histoire incompréhensible : *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez de pierres...* Non, de telles paroles sont trop fortes. Qui pourrait les entendre ? La Gnose ne se transmet pas. L'Amour ne peut se dire ni la Joie s'expliquer. Seul le baiser, et le baiser de bouche, peut signifier le plus profond des mystères. Le

baiser de Judas n'est rien d'autre que le signe du Jumeau. Jésus est Judas et Judas est Jésus. L'un ne peut plus être sans l'autre puisqu'il n'y a plus d'autre.

De la bouche jaillit le Verbe, le son primordial. Le baiser est manifestation de l'énergie de la Parole, transmission de l'Esprit qui, comme le vent, souffle où il veut : *Celui qui se nourrirait de la bouche et si le Logos en sortait, il nourrirait par la bouche et deviendrait parfait. Car les parfaits deviennent féconds dans un baiser et enfantent. C'est pourquoi nous nous embrassons mutuellement et nous concevons par la grâce, qui est en nous, les uns et les autres* (Evangile selon Philippe, 31).

Mieux que tous les mots, le silence désigne Jésus. En embrassant le Fils de l'homme, Judas-Thomas reconnaît sans plus surseoir Jésus pour ce qu'il est. Le baiser est signe d'amour et de reconnaissance. Il prouve l'intimité de deux êtres qui ne sont qu'un. Il n'est donc pas surprenant qu'il déclenche des jalousies. Seul l'initié qui s'est abreuvé à l'enseignement du maître peut recevoir le baiser de celui dont il est devenu le semblable. Par son baiser, Judas déclare à Jésus qu'il est sien et en le recevant Jésus l'accepte en tant que sien : *Ami, te voilà* (Matthieu, 26. 49). Judas mérite pleinement d'être appelé Ami par Jésus puisqu'il est son Double. Comme Jésus, il connaît le Père : *Je vous ai appelé amis, parce que tout ce que j'ai entendu du Père je vous l'ai fait connaître* (Jean 15. 15). Celui qui sait ce que sait le Père connaît le Père. Jésus n'est plus le Maître de Judas (*Je ne suis plus ton Maître*) car Judas est l'Ami de Dieu, ce qui revient à dire qu'il est, comme Jésus, Dieu lui-même. Et seul l'Un peut embrasser l'Un : *Quand l'âme reçoit un baiser de la Dêité, elle acquiert toute sa perfection et sa béatitude, alors elle est embrassée par l'unité* (Maître Eckhart, In diebus suis placit deo, Sermons, Seuil).

C'est cette Union que symbolise les noces de l'Un avec lui-même : *Quand vous ferez le deux Un, vous serez Fils de l'homme* (log. 106). Dans l'extase du baiser, il n'y a plus ni toi, ni moi, ni autre que toi, ni autre que moi. Il n'y a que la joie de la fête et le chant de l'épithalame. Celui qui est encore divisé n'est pas digne de pénétrer dans la chambre nuptiale. Il y a beaucoup d'appelés, mais seul l'Un est élu :

*Il y en a beaucoup
qui se tiennent près de la porte,
mais ce sont les monakhos
qui entreront dans le lieu du mariage.* (log. 75)

*... quand l'époux sort de la chambre nuptiale,
alors, qu'on jeûne et qu'on prie !* (log. 104)

L'amant, perdu dans sa contemplation, boit les paroles de l'Aimé avec délices : *Les paroles que je vous dis sont esprit et elles sont vie* (Jean, 6. 63). L'amour suprême, de même qu'un coup de foudre subit, rend muet. Devant la Beauté, je n'ai plus rien à dire. Je ne puis qu'admirer en silence. Je bois le divin nectar de même que l'enfant confiant tête au sein de sa mère le lait de la connaissance :

*Ces petits qui têtent sont comparables
à ceux qui vont dans le Royaume.* (log. 22)

Pour communier avec Jésus, il faut être Jésus. Nul ne peut communier que celui qui a bu à la source bouillonnante. Nul ne peut recevoir la bouchée que celui qui a bu à la bouche du Maître : *C'est celui à qui je donnerai la bouchée que je vais tremper* (Jean 13. 26). Recevoir la bouchée, c'est recevoir l'Esprit. Manger la chair de Jésus et boire son sang, c'est bouillonner de la même Vie que lui. Judas a pleinement réalisé la parole de Jésus : *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (Jean 6. 54). C'est en ce sens que le gnostique accomplit le mystère de la communion : *Qu'est-ce que sa chair ? Sa chair est le Verbe, et son sang l'Esprit-Saint... Il faut ressusciter dans cette chair, parce que tout est en elle...* (Evangile selon Philippe 23). Ce n'est qu'avec son Jumeau que Jésus peut se livrer. En buvant à sa bouche, je plonge dans l'abîme insondable du Tout :

*Je me suis engloutie en sa bouche
dans un abîme sans fond
et n'en saurais plus sortir !*

(Ruysbrock, Livre des Douze Béguines)

Cette plongée dans le Soi suppose une totale confiance. Nisargadatta trouve l'Eveil parce qu'il a pleinement foi dans les paroles de son Gourou. Ce dernier lui ayant simplement dit : *Tu es Cela*, il fait siennes ces paroles et réalise Cela. Seul l'Eveillé peut conférer l'Eveil :

*Si le disciple reçoit comme vérité
Les paroles que prononce le Gourou,
Alors s'ouvre devant lui le chemin
Qui seul détruit l'ignorance!*

(Kabir)

La Gnose contient l'univers tout entier et pourtant son secret tient en trois mots : *Et il le prit, il se retira, il lui dit trois mots* (log. 13). Je deviens celui que j'aime et celui que j'aime devient moi : *moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé* (log. 108). La Vérité est sous mes yeux. Il suffit que je les ouvre pour que s'ouvrent les portes du royaume : *le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas* (log. 113). Il suffit que je jette bas le masque insidieux de ma fausse personnalité pour que se lève mon visage originel, celui d'avant ma naissance. Et lorsque tombent les voiles, tout devient lumière et tous les mystères me sont révélés :

*Connais Celui qui est devant ton visage,
et ce qui est caché te sera dévoilé:
car il n'y a rien de caché qui ne se manifestera.* (log. 5)



Yves

MIETTES DE GNOSE

FERNANDO PESSOA

Ecrivain lusitanien, Fernando Pessoa (1887-1935) est à lui seul toute une littérature. N'a-t-il pas légué à la postérité 27 543 textes entassés dans la célèbre malle des inédits? Pessoa signifie en portugais «personne». Est-ce la raison pour laquelle il n'a cessé de masquer sa véritable identité derrière une foule d'hétéronymes: plus de soixante-dix paraît-il! Derrière tous ces visages, se profile pourtant une quête insatiable, celle d'un être épris de l'Un. Un être dont les fulgurantes intuitions poétiques sont autant de miettes de Gnose.

*
Je déborde tout. Dans le fond je suis le même que Dieu.
*

*
Et comme les choses éparses
Sont des éclats de l'Être
Je brise l'âme en morceaux
Et en personnes diverses.
*

*
Dans la nuit où sont nées les étoiles, j'ai commencé à me consteller d'être.
Il n'y a pas un seul atome de la plus lointaine étoile qui ne participe à mon être.
*

*
Je ne suis rien.
Je ne serai jamais rien.
Je ne peux vouloir être quoi que ce soit.
A part cela, j'ai en moi tous les rêves du monde.
*

*
Qui peu désire a tout; qui rien n'envie
est libre: qui ne possède et ne désire,
Homme, est l'égal des dieux.
*

*
La vérité
N'est ni venue, ni partie : l'erreur seule a changé.
*

*
Tu es seul. Nul ne le sait.
*

*
Je ne suis même pas poète : je vois.
*

*
Penser à Dieu, c'est désobéir à Dieu.
*

*
Aimer, c'est l'innocence éternelle,
Et l'unique innocence est de ne pas penser.
*

*
Je me connais et je ne suis pas moi.
*

*
Tout sentir de toutes les manières, et n'être à la fin rien d'autre que l'intelligence de tout.

Fernando Pessoa

Théophanie

L'Absolu se manifeste à lui-même au travers du Monakhos qu'il a choisi pour cela. Dans le même temps, il se voile aux regards du monde qui, de lui, ne peut voir que l'image. Le Monakhos est alors révélé à lui-même et laisse au monde sa propre image à laquelle il ne s'identifie plus !

*

Sans l'effacement de ce qui n'est pas moi,
ma présence ne serait pas consciente.

*

Ce qui n'est pas moi voudrait se prévaloir d'une relation avec moi. Mais ce qui n'est pas moi n'a pas de réalité ; comment dès lors pourrait-il être un interlocuteur ?

*

Par ce corps, j'ai atteint mon but : me révéler à moi-même.

*

Je ne suis pas ce corps, j'ai atteint mon but : me révéler à moi-même.

*

Je suis tout, mais rien n'est moi.

*

Plus que toutes les galaxies me requiert ce qui me révèle à moi-même.

Emile

*

Cessez donc de courir après l'or et l'argent.
J'ai découvert pour vous quelque chose de plus rare :
Une perle qui brille plus que le soleil ou la lune,
Et qui illumine l'œil de tous les êtres.
Perdez-la : vous serez ballottés par l'océan de la douleur.
Trouvez-la et vous accosterez sains et saufs sur l'autre rive.

Ce trésor merveilleux, j'en ferai don à tous,
Mais nul ne veut le prendre.

Ryokan

(extrait de « Dew drops on a lotus leaf » - Zen Poems of Ryokan, Shambhala Editions)

*

Les livres sont écrits sur des pages blanches
Lire consiste à retrouver l'immaculé
sous l'ébène endeuillé des mots.
L'écran derrière les images.

Roger Quesnoy

RECHERCHES

AU PAYS DES SOURIRES

(suite)

AYUTHAYA, L'INVINCIBLE

Combien de citadelles portant ce nom prétentieux furent violées par l'ennemi ? Une visite des vestiges de l'ancienne capitale du Siam permet de mesurer la gloire d'une ville qui fut la plus belle de l'orient autant que la sauvagerie de sa destruction. Du splendide palais royal qui comportait sept bâtiments, il ne reste que quelques fondations éparses. Perdu au milieu de l'agitation de la ville moderne, parfois transformé en rond-point, surgit brusquement un *chedi* en briques grises, encore debout nul ne sait par quel miracle. Les ruines sont éparpillées un peu partout, et une journée entière ne saurait suffire à les visiter toutes, que l'on choisisse de rouler à vélo ou de prendre un tuk-tuk. Si l'on se souvient que son réseau de communications valut à Ayuthaya d'être surnommée la «Venise de l'Asie», on préférera peut-être suivre en barque l'une des voies encore navigables afin d'admirer au fil de l'eau de vastes esplanades menant à des Bouddhas en méditation ou d'immenses *chedis* dont les échafaudages indiquent qu'ils sont en cours de restauration. Effort méritoire, car sur les gravures du début du siècle, ils étaient représentés envahis par les ronces et une végétation luxuriante.

Comment citer tous ces temples ? Certains sont toujours l'objet d'un culte actif. Ainsi le *Wat Yai Chai Mong Kok* (le Grand Temple de la Victoire Favorable) qui, drapé d'un tissu aussi jaune que celui des rangées de Bouddhas qui l'entourent, commémore quelque bataille et devint le siège des patriarches et moines de la tradition de la forêt appartenant à l'école *Aranyavasi*. Ou encore le *Chedi* de la Montagne d'or qui, à deux kilomètres de la ville, veille sur la campagne environnante. Flâner au milieu de ces ruines qui portent encore les traces de l'incendie qui les détruisit il y a deux siècles déclenche le sentiment étrange de l'impermanence des choses. Tout semble irréel, comme un rêve fantastique et démesuré qui se serait brisé net, comme le symbole perdu de quelque légende originelle dont il ne resterait à peine que quelques traces confuses.

La conception même d'Ayuthaya est l'écho de ces légendes qui fondent le monde. Si l'on en croit les Annales, la ville fut fondée en 1350 par le roi *Phra chao Uthong*, le Prince au berceau d'or, qui par la suite prit le nom de *Ramathibodi* (le roi Ram). Il la baptisa *Krung Thep Thvaravadi Sri Ayuthia Madilok Phophanat* ce qui signifie : la capitale, demeure divine, sacrée, invincible, élevée, refuge du monde. *Ayuthaya* est la transcription du sanscrit *Ayodhya*, la ville de *Ram*. Qui suit l'actualité de l'Inde sait qu'aujourd'hui encore *Ayodhya* est source de tensions politiques, et l'enjeu de chaque élection locale ou nationale.

En fondant *Ayuthaya*, *Ramathibodi* répétait une geste divine et inaugurait un nouvel âge d'or, comme celui qu'avait symbolisé autrefois la création de l'*Ayodhya* originelle. La naissance d'un nouveau centre du monde marquait le renouveau de tout le royaume.

Selon le *Ramakien*, *Ayodhya* est l'œuvre d'*Indra*, le roi des dieux, entreprise à la requête de *Shiva*. *Shiva* souhaitait offrir une résidence digne de ce nom à l'enfant *Anomatan* qui, né de la méditation de *Vishnu*, était destiné à régner sur les trois mondes. *Indra* descendit ici-bas à la tête d'une cohorte d'anges, monté sur l'éléphant blanc mythique, *Erawan*. L'animal sacré avait notamment comme particularité de posséder 33 têtes et 231 défenses. Chaque défense portait sept fleurs de lotus, à l'intérieur desquelles dansaient sept *apsaras* (danseuses célestes) revêtues d'or et de diamants étincelant au soleil... A quoi bon vouloir mesurer la démesure des dieux ?

Après une longue quête, il découvrit enfin, dans une forêt verdoyante située au cœur de la Terre des Roses (*Chompou Tawip*), un arbre magnifique en forme de parasol royal. Il consulta quatre fameux ermites qui résidaient là et ceux-ci lui révélèrent qu'il avait enfin trouvé l'emplacement idéal. *Indra* se rangea à leur avis et, prenant la première syllabe du nom des quatre ermites (*Adyahakawi*, *Yukakhara*, *Daha* et *Yaka*), baptisa la ville : *A-Yu-Da-Ya*. Il suffit à l'architecte divin, *Viçvakarman*, d'un seul clin d'œil pour projeter un riche et splendide palais étincelant de joyaux, du toit duquel s'élançaient vers les cieux trois flèches spectaculaires.

Grande fut la réputation de beauté et de perfection d'*Ayodhya* au point d'attirer visiteurs et pèlerins de tous les coins du monde. Considérés comme les protecteurs de l'univers, ses souverains régnèrent pendant des siècles avec la bénédiction des dieux, l'estime du peuple et le respect des royaumes voisins. Ce fut une ère de paix et d'harmonie, car les hommes étaient proches du *dharma*, l'Ordre Cosmique : *On ne saurait rencontrer dans Ayodhya ni homme cupide, ni avare, ni malfaiteur, ni ignorant, ni incrédule. Hommes et femmes, tout le monde y observe son devoir, s'y montre plein de décence, de joie, d'une éducation et d'une conduite telle que l'on dirait autant de grands et irréprochables Rishis. Personne qui n'y porte anneaux, couronnes, guirlandes de fleurs, qui n'y vive dans un grand luxe, qui ne se baigne, ne s'oigne les membres, ne se parfume* (Ramayana de Valmiki, Balakanda, VI, 8 - 10).

Durant l'âge d'or, la propreté extérieure est le signe de la pureté intérieure, comme la perfection extérieure manifeste la perfection intérieure. A la magnificence de l'*Ayodhya* indienne ne pouvait que répondre sa réplique en terre de Siam.

Située sur une île au confluent de trois rivières, important centre de commerce et de communication, *Ayuthaya* devint l'une des plus glorieuses capitales de l'Asie. Son époque marque l'apogée de la riche civilisation thaïe. Il suffit de fermer les yeux pour imaginer la grâce des spectacles de danse et de musique à la cour où vivait une foule de poètes et d'artistes, les cris des marchands et des bateliers

transportant fruits et légumes dans leurs barques, l'animation des pagodes qui servaient à la fois de centres religieux et d'écoles pour les enfants.

Nous avons d'ailleurs une idée assez précise de la splendeur d'*Ayuthaya* grâce aux descriptions enthousiastes qu'en firent au XVII^e siècle missionnaires, ambassadeurs et explorateurs, dont l'imagination fut frappée par la beauté des édifices, le charme des marchés, le calme des canaux. Débauche de *chedis* à la flèche dorée étincelant sous un soleil de plomb. Débauche de fresques colorées retraçant la geste sacrée de Ram ou la vie de Bouddha. Débauche de statues de toutes tailles exposées par milliers aux marches des palais ou au sein des pagodes. C'est ainsi que la décrit Engelbert Kaempfer, qui effectua à l'époque plusieurs voyages en Asie : *Dans tous les endroits de cette ville, on trouve des temples dont les cours sont remplies de pyramides dorées, ou de piliers de formes différentes. Ces temples ne sont pas aussi grands que nos églises, mais la beauté extérieure de ces édifices dépasse de loin celle des nôtres. Cette beauté est essentiellement due aux toits de forme arrondie, aux pignons dorés, et aux piliers, escaliers, et autres ornements. L'intérieur est décoré de nombreuses peintures, certaines grandeur nature, d'autres encore plus hautes, et dont les surfaces sont d'abord recouvertes d'un vernis noir, puis d'une feuille d'or* (cité par F. Reichert, Thaïlande, Ed. J.C. Lattès, p. 49).

Toute l'île, sillonnée de canaux, était couverte de jardins, de palais et de temples. De larges rues rectilignes, pavées de briques et ombragées d'arbres verdoyants, traversaient le quartier commerçant. Elles étaient bordées de canaux qu'enjambaient des ponts en briques ou des passerelles de bambou. Dans son «Journal du voyage de Siam», l'Abbé de Choisy rapporte qu'à la réception de l'ambassade de Louis XIV, le 18 octobre 1685, quarante-trois nations étaient représentées et parmi celles-ci trente dont il n'avait jamais entendu parler. Toutes ces nations, dont les représentants étaient installés dans des «camps» à l'extérieur de la ville, se faisaient une concurrence effrénée afin de gagner les faveurs du monarque qui détenait dans son royaume le monopole du commerce.

Comme quelques années plus tard le Père Tachard, l'Abbé de Choisy décrit la multitude des barques venues à leur rencontre, de plus en plus nombreuses et chargées de présents luxueux au fur et à mesure de leur progression le long d'un fleuve bordé d'arbres massifs et de maisons de bambou construites sur pilotis. Tous deux furent éblouis par le faste de la Cour de Siam, la pompe avec laquelle ils furent reçus, la sveltesse des pirogues royales richement décorées, à la proue élancée et sculptée d'animaux mythiques.

LES AMBASSADES DU ROI SOLEIL

En proie à un prosélytisme quasi mystique, Louis XIV nourrissait avec son siècle des ambitions qui, de nos jours, semblent totalement délirantes. Il s'agissait pour lui ni plus, ni moins que de convertir au christianisme le roi de Siam et par voie de conséquence son peuple pour la plus grande gloire du vrai Dieu et du vrai roi. Si l'on se plonge dans la littérature française du Grand Siècle, on découvre à quel point les

ambassades du Roi Soleil ont marqué les esprits. Le délire de Louis XIV était d'abord celui de son temps. Un Fénelon exalte avec emphase dans ses sermons la mission des Gentils et la vocation des missionnaires du Christ : *Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent, et les regardent en silence venir de loin... Les voici ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste* (Sermon pour la fête de l'Épiphanie, Œuvres, I, p. 831).

Très au fait de l'actualité de son temps, L'archevêque de Cambrai voit même dans le royaume de Siam le pays le mieux placé pour assurer la diffusion du catholicisme : *Parmi ces différents royaumes où la grâce prend diverses formes selon la diversité des naturels, des mœurs et des gouvernements, j'en aperçois un qui est le canal de l'Évangile pour les autres. C'est à Siam que se rassemblent ces hommes de Dieu; c'est là que se forme un clergé composé de tant de langues et de peuples sur qui doit s'écouler la parole de vie ; c'est là que commencent à s'élever jusque dans les nues des temples qui retentiront des divins cantiques* (p. 832).

Le précepteur du duc de Bourgogne n'hésite pas à apostropher en ces termes le roi Narai : *Grand roi, dont la main les élève, que tardez-vous à faire au vrai Dieu, de votre cœur même, le plus agréable et le plus auguste de tous les temples ?... Sache par nos histoires la postérité la plus reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de Louis les richesses de l'aurore en reconnaissance de l'Évangile reçu par ses soins* (p.832). Tout bon sermon se devait à l'époque de conclure sur un panégyrique à la gloire du Roi Soleil. Que d'aveuglement dans cette prétention du psychique à détenir la vérité et à vouloir y convertir les autres ! Le Bouddha l'avait bien dit, ce sont les ignorants qui mènent le monde : *C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent ; le premier ne voit pas, celui du milieu ne voit pas et le dernier ne voit pas. Ainsi l'état de prêtre est comme celui de cette file d'aveugles* (Cankisutta).

Les premiers missionnaires français avaient débarqué en terre de Siam dès 1662. S'ils furent fort bien reçus par le roi Narai, ce ne fut pas tant par tolérance religieuse naturelle que parce que, comptant en leur sein un architecte des plus compétents, ils bâtirent à son intention des forts destinés à défendre *Ayuthaya* ainsi que le palais de *Lobpuri*. C'est dans ce palais, qui compte parmi les plus belles réussites architecturales de la Thaïlande, que le roi de Siam reçut l'ambassadeur du roi de France.

Les bons missionnaires crurent voir dans cette complaisance un désir de conversion. Celle-ci leur semblait d'autant plus probable qu'ils avaient l'appui du principal conseiller du roi, Faucon, un grec converti au catholicisme. Ils réussirent à en convaincre Louis XIV. La création de la Compagnie Royale des Indes Orientales date de la même époque, tant il est vrai que commerce et religion ont toujours fait bon ménage. N'en déplaise à l'auteur des «Aventures de Télémaque», le zèle religieux a toujours été le meilleur allié de l'impérialisme occidental. C'est ainsi que débutèrent

les relations officielles franco-siamoises, qui se révéleront une longue histoire d'amour - haine, d'attraction - répulsion. Ce n'est pas un hasard si le terme très méprisant «*farang*», qui désigne l'étranger, vient en fait de «français», en raison du mauvais souvenir que laissèrent toutes les tentatives de la France pour soumettre la Thaïlande, du XVII^e jusqu'au XX^e siècle.

C'est en 1685, la même année que la révocation de l'Édit de Nantes, qu'embarqua pour le Siam l'ambassade du Chevalier de Chaumont. Chargé de présents somptueux, le Chevalier était accompagné d'une suite nombreuse, et notamment de l'Abbé de Choisy qui avait reçu pour mission de baptiser le roi Naraï. La petite histoire prétend qu'avant de revêtir la robe ecclésiastique, le bon abbé était un travesti connu à la cour du Roi Soleil sous le nom de Madame de Barres.

Prêts à revendiquer toutes les concessions commerciales sans rien accorder en retour, les français, en toute bonne foi, étaient persuadés de pouvoir mener facilement à bout leur mission. Ils croyaient déjà, avec le baptême, apporter au roi Naraï et à ses sujets le seul véritable trésor. Il est heureux que le ridicule ne tue point. La harangue de l'ambassadeur de France, prononcée au nom de Louis XIV devant le roi Naraï, est d'une telle ostentation que je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques extraits : *Il vous conjure, comme le plus sincère de vos amis et par l'intérêt qu'il prend déjà à votre véritable gloire, de considérer que cette suprême Majesté dont vous êtes revêtu sur la Terre, ne peut venir que du vrai Dieu c'est-à-dire d'un Dieu tout-puissant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnaissent, qui seul fait régner les Rois et règle la fortune de tous les peuples. Soumettez vos grandeurs à ce Dieu qui gouverne le Ciel et la Terre. C'est une chose, Sire, beaucoup plus raisonnable que de les rapporter aux autres divinités qu'on adore dans cet Orient et dont votre Majesté qui a tant de lumières et de pénétration ne peut manquer de voir l'impuissance* (Relation de l'Ambassade de Mr le Chevalier de Chaumont, p. 61).

Le sourire légendaire des thaïs dut cette fois-ci dissimuler à grand peine une franche hilarité. Le roi aurait répondu de façon plus sage et mesurée : *Il est naturel de croire que le Dieu véritable prenne autant de plaisir à être adoré de diverses manières qu'à être adoré d'une unique façon par nombre de créatures. Nous nous émerveillons de la beauté et de la variété des choses de la nature. Cette beauté et cette variété sont-elles moins dignes d'être admirées dans la sphère surnaturelle ? Sont-elles moins dignes de la sagesse divine ? Comme nous savons cependant que Dieu est la Puissance Suprême de ce monde et que rien ne peut être fait à l'encontre de Sa Volonté, je m'en remets, moi et mon royaume, à Sa Grâce et à Sa Providence et je L'implore dans Son éternelle sagesse d'en disposer selon ce qui Lui semblera bon* (W.A.R. Wood, A history of Siam, p. 205).

Le royaume à moitié sauvage qu'imaginait la Cour de Versailles avait en réalité atteint un haut degré de civilisation. Parmi les questions que posa le souverain thaï, l'une d'entre elles fut relative à l'hygiène de ces étrangers : *Le Roi a demandé... si les Français étaient propres, s'ils avaient soin de leurs dents, s'ils se lavaient la bouche et le corps. C'est une chose assez plaisante : on voit des gens basanés,*

presque tout nus ; et ce sont les gens du monde les plus propres à leur manger, à leurs habits, en tout jusqu'à leurs discours. Il y a de grosses peines ordonnées contre ceux qui chantent des chansons déshonnêtes (Abbé de Choisy, Journal du voyage de Siam, p.320). On sait que les règles de la diététique et de l'hygiène corporelle n'étaient guère en vigueur à la cour du Roi-Soleil.

Les missionnaires chrétiens pouvaient-ils voir dans la religion locale autre chose qu'un amas de superstitions et un tissu de sottises ? On se demande d'où ils ont pu tirer leurs informations tant la représentation qu'ils en donnent est grossière et pour le moins approximative. Ils baptisent le bonze du nom de «talapoin», terme dont l'étymologie mystérieuse signifie selon les dictionnaires de l'époque : *prêtre idolâtre du Royaume de Siam et du Pegou (Birmanie) ; les talapoins sont des espèces de moines mendiants*. Ils s'avèrent incapables de nommer le bouddhisme ou le Bouddha. Faut-il croire qu'ils se soient à ce point laissés induire en erreur ? Selon l'Abbé de Choisy :

La religion des Siamois est fondée sur le droit naturel ; et n'est proprement qu'un ramas d'histoires sans fin, qui ne tend qu'à faire rendre les honneurs divins aux Talapoins... Ces Talapoins ont des lois admirables qu'ils observent assez bien, au moins à l'extérieur. Leur fin dans toutes leurs bonnes œuvres est quelque bonne transmigration de leur âme dans le corps de quelque homme riche ou roi, ou dans le corps de quelque animal docile, comme d'une vache ou mouton, qu'ils n'osent tuer de peur de tuer leur père ou leur mère. Ils admettent un enfer et un paradis, où les crimes sont punis, et les bonnes actions récompensées ; mais seulement pour un temps, après quoi les âmes reviennent sur la terre.

*Ils croient qu'il y a eu dans les siècles passés un grand nombre de grands Talapoins, qui par des mérites extraordinaires qu'ils avaient acquis dans des milliers de transmigrations, sont devenus dieux l'un après l'autre ; et que depuis qu'ils ont été dieux, ils ont encore acquis de si grands mérites qu'ils ont tous été anéantis : ce qui est le terme du plus grand mérite, et la dernière récompense de la vertu, pour n'être plus si fort fatigués en changeant si souvent de corps. Il est vrai que par le mot Siamois *ni-rupam*, que nous traduisons *anéantissement*, ils entendent seulement un état permanent, où ils seront comme endormis sans rien souffrir ; et c'est en quoi ils mettent leur bonheur éternel...*

Voilà leur Religion, qui consiste proprement à ne reconnaître point de Dieu, et à attribuer toute la récompense de la vertu à la vertu même... (p. 541 - 544).

Les missionnaires ne pouvaient que rester insensibles aux arcanes d'une religion étrangère à la leur. Venus de toute façon en Asie pour convaincre les païens de leur erreur et les convertir à leur propre vérité, ils ne virent guère dans le bouddhisme thaï que son aspect extérieur de religion officielle. Tout au plus trouve-t-on dans les relations qu'ils donnent de leur voyage quelques vagues aperçus sur la transmigration des âmes. Les considérations de Monseigneur de Bértythe sont encore plus affligeantes que celles de l'Abbé de Choisy : *Pour ce qui regarde l'âme de l'homme, les Siamois sont persuadés qu'elle ne meurt point avec le corps ; de là*

vient que chacun vit avec épargne pour amasser de l'argent qu'il cache le plus secrètement qu'il peut, afin que son âme puisse s'en servir au besoin, quand elle sera errante après s'être séparée de son corps. Cette folle opinion dérobe à l'état des sommes immenses. Les princes et les grands seigneurs font élever des pyramides sous lesquelles ils enterrent leurs trésors pour l'autre vie... La métempsycose, dont ils sont si entêtés qu'ils la regardent comme le fondement de leur religion, a donné cours à une autre opinion qui n'est pas moins extravagante que celle dont je viens de parler. Ils croient qu'après que les âmes ont passé successivement par les corps d'un certain nombre d'hommes ou d'animaux, elles ne sont plus unies qu'à des corps aériens qu'elles transportent à la vitesse de la pensée (Monseigneur Pallegoix, Histoire de la Mission de Siam, Ed. D.K., Bangkok).

Face à une telle incompréhension des fondements même de la religion du pays qu'ils prétendaient convertir, les français pouvaient-ils sérieusement espérer faire adhérer au «credó quia absurdum» des hommes formés de longue date à ne croire que ce qui a été éprouvé par l'expérience ? Les missionnaires ont pendant longtemps été de la race de ceux qui ne veulent rien comprendre et rien oublier. A ce même Monseigneur Pallegoix qui lui vantait la supériorité, à ses yeux évidente, du catholicisme, le roi Mongkut répondit un jour : *Ce que vous nous dites de faire est admirable, mais ce que vous prétendez nous faire croire est absurde. Le Bouddha aurait-il mieux parlé, qui enseignait : Ne croyez pas une chose simplement sur des oui-dire. Ne croyez pas sur la foi des traditions uniquement parce qu'elles sont en honneur depuis nombre de générations. Ne croyez pas une chose parce que l'opinion générale la croit vraie ou parce qu'on en parle beaucoup. Ne croyez pas une chose sur le seul témoignage des sages de l'Antiquité. Ne croyez pas une chose parce que les probabilités sont en sa faveur, ou parce que l'habitude vous pousse à la croire vraie. Ne croyez pas ce qui provient de votre propre imagination en pensant qu'il s'agit de la révélation d'une Puissance supérieure. Ne croyez rien en vous fondant sur la seule autorité de vos maîtres ou des prêtres. Ce que vous aurez vous-mêmes éprouvé, ce dont vous aurez fait l'expérience et que vous aurez reconnu pour vrai, ce qui vous sera bénéfique à vous ainsi qu'aux autres, en cela, croyez-y et conformez-y votre conduite (Anguttara Nikaya).*

Le missionnaire chrétien était fort mal armé pour faire face aux subtilités des spéculations issues de la métaphysique indienne. Les thaïs étaient autrement plus ouverts et tolérants. A ceux qui tentaient de le convertir, l'ambassadeur siamois en France, Kosa Parn, répondit avec beaucoup d'esprit : *Que ce que l'on disait d'une religion inconnue devait d'abord paraître ridicule à des personnes qui n'en avaient nulle connaissance, et qui en professaient une autre, parce qu'il est naturel de croire toujours la religion que l'on a embrassée, ou dans laquelle on est né, la meilleure de toutes, et qu'enfin il fallait plus de temps pour parler à fond sur une si grande matière, et entrer dans des détails qui demandaient plus d'application qu'ils n'en pouvaient alors donner; qu'autrement les choses les plus réelles paraissaient sans fondement et sans vraisemblance (Voyage des Ambassadeurs de Siam en France, p. 60)*

L'idylle franco-siamoise fut de courte durée. Les prétentions religieuses et commerciales des français finirent par irriter la noblesse siamoise. A la suite d'une

révolution de palais, Faucon fut exécuté et les français expulsés. Pendant plus d'un siècle, le Siam devait fermer ses portes aux influences étrangères. A vouloir trop bien faire, on finit par tout perdre ! Si la tolérance des thaïs est légendaire, elle a cependant des limites qui tiennent au respect de leurs propres valeurs : *Les Siamois sont parfaitement tolérants en matière de religion. Les persécutions dont eurent à souffrir les premières missions venues dans ce pays ont été causées surtout par l'intrusion un peu violente de leurs chefs dans la politique intérieure du royaume. Au temps où Constantin Faucon, étant premier ministre, avait placé le Siam sous la protection de la France, il semble bien démontré que le trop grand empressement des jésuites à convertir le roi Phra Narai (condition de l'amitié que consentait à lui accorder Louis XIV) fut la cause des désastres qui suivirent et des sévices qu'eurent à subir quelques missionnaires, ainsi que leurs fidèles* (Lunet de Lajonquière, Le Siam et les Siamois, p. 73 - 74).

Il est en définitive heureux que les entreprises du Roi Soleil n'aient pas abouti et que le Siam soit resté bouddhiste. Les thaïs y auraient sans doute perdu leur âme, peut-être même leur sourire. L'échec des premières missions chrétiennes en terre de Siam aurait très bien pu servir à illustrer ce constat fait quelques siècles plus tard par Simone Weil : *L'action missionnaire telle qu'elle est menée en fait... est mauvaise, sauf peut-être dans des cas particuliers. Les missionnaires même martyrs sont accompagnés de trop près par les canons et les bateaux de guerre pour être de vrais témoins de l'Agneau... Personnellement, jamais je ne donnerais fût-ce vingt sous à une œuvre de missionnaire* (Lettre à un religieux, Gallimard, p. 37 - 38).

PEUPLES DE L'ISSAN

Laissant derrière nous les ruines d'Ayuthaya et le souvenir des ambassades du Roi Soleil, notre voyage se poursuit en direction de l'Issan, nom que les thaïs donnent à la région Nord-Est de leur pays. Avec son climat capricieux, ses pluies irrégulières et sa terre peu productive, l'Issan est la région la plus pauvre, la plus traditionnelle mais aussi, et cela ne fait que rajouter à son intérêt, la moins touristique de la Thaïlande. Est-ce parce que la région est restée plus isolée ou le niveau de vie relativement bas ? Toujours est-il que c'est là que se sont le mieux préservées les coutumes et les musiques, les danses, les fêtes et les légendes. C'est sans doute là aussi que la Thaïlande mérite le plus son surnom. Même si les peuples de l'Issan avec leur dialecte et leur culture propres se sentent plus proches du Laos voisin et si les thaïs n'hésitent pas à les traiter de *ban nok* («paysans», «culs terreux»), tous reconnaissent leur chaleur et leur sens de l'hospitalité. Malgré la pauvreté des populations, le sourire est sur tous les visages et l'accueil aussi franc que désintéressé. Les paysannes s'amuseront à nous inviter à monter sur leur immenses meules de foin et à nous montrer comment elles utilisent avec habileté leurs fourches aussi immenses que rudimentaires. Nous suivrons de jeunes villageois dans les étangs à la pêche aux poissons-chats. Quelques anciens d'un village visité au hasard nous inviteront chez eux à participer à la fête des enfants ou à consommer du riz gluant, délicieuse

spécialité locale, cuit au feu de bois à l'intérieur d'un bambou avec du lait de coco et des haricots rouges.

Nos meilleurs repas seront d'ailleurs liés non pas au souvenir de tel ou tel restaurant réputé à tort ou à raison, mais à quelque table branlante sur un trottoir aux abords d'un marché. Par exemple, celui de Srikaset. Alors que le chauffeur de la camionnette de l'hôtel, plein de bonne volonté mais ne parlant pas un mot d'anglais, s'avérait incapable de nous conduire au restaurant où nous avions rendez-vous, nous décidâmes en désespoir de cause de nous arrêter en pleine ville, après en avoir fait dix fois le tour. Tel est le défaut de ces peuples qu'ils veulent toujours faire plaisir et répondent toujours oui, même s'il n'ont rien compris à ce que leur demande l'étranger égaré chez eux. N'arrivant pas à passer notre commande nous étions sur le point de renoncer, lorsque se présenta à nous un thaï qui, ô surprise, s'exprimait en français. Il s'agissait d'un jeune instituteur qui fit en sorte, non seulement de venir à notre secours pour nous conseiller et traduire notre menu, mais veiller à ce que nous ne payions que le juste prix et prenions au retour le chemin le plus sûr. Jamais repas ne fut plus réussi, jamais nous ne nous fîmes autant plaisir, jamais nous ne fîmes autant *sanouk* que ce soir là.

Nous eûmes aussi la chance de rencontrer à Ubon un bonze, supérieur renommé d'un monastère, qui se trouva être le cousin de notre guide. Voyant notre intérêt pour le bouddhisme, il n'hésita pas à abandonner quelque temps ses occupations quotidiennes pour nous accompagner pendant une partie de notre périple. Ce fut lui qui nous vanta les beautés tant naturelles qu'artistiques de sa région et nous dévoila les multiples facettes des croyances locales. Il se proposa même de répondre à toutes les questions que nous pouvions nous poser. Il nous parla également de sa vie : comment, encore enfant, il était entré dans un monastère, plus par choix parental que par goût personnel ; comment il avait été ordonné moine à l'âge de douze ans ; comment il avait fait de longues études en Inde, à Bombay, avant de rentrer dans son pays. Son accueil nous surprit d'autant plus agréablement que les bonzes, très vénérés par la population, ont la réputation d'être distants et de se tenir à l'écart au point de ne pouvoir même pas être approchés d'une femme. Malgré son rang, il nous invita le plus simplement du monde dans son monastère et nous offrit une petite amulette en terre cuite représentant le Bouddha, bénie par ses soins et censée protéger le voyageur, sorte de Saint Christophe thaï. Toute voie n'est-elle pas un voyage magnifique, mais semé d'embûches ? Aucune protection ne saurait donc s'avérer superflue : *Longue est la nuit pour l'homme qui veille, longue est la route pour qui est las et long le samsara pour le fou qui ignore le dharma* (Dhammapada, 60).

La présence d'un tel érudit est la meilleure garantie pour éviter de se perdre dans le dédale des mouvements et sectes parfois apocalyptiques qui semblent fleurir en pays d'Issan. Une journée est consacrée à la visite de Watt Paphong et autres monastères de la région. Parmi ceux-ci, les plus sérieux semblent être ces vastes communautés conçues pour accueillir des disciples venus tant d'orient que d'occident et qui affichent à l'entrée un emploi du temps aussi rigide que conventionnel : méditation, repas, travail, étude, récitation de textes sacrés... Mais pourquoi diable

éprouver le besoin d'exposer dans des vitrines impeccables ces rangées de squelettes suspendus par un crochet vissé dans le crâne, qui semblent sortir tout droit du laboratoire de quelque faculté de médecine ? La méditation sur l'impermanence et la fuite du temps ne doit pas obligatoirement se confondre avec ce qui ressemble fort à la mauvaise plaisanterie d'un carabin en mal d'imagination un jour de bizutage ? Heureusement sont affichées un peu partout des maximes qui appellent à une sagesse plus aimable. Citons par exemple celle-ci : *Il est important non pas de rechercher à être parfait en action ou dans l'imitation des saints, mais de comprendre la nature des choses.* Ou encore ce proverbe thaï : *Ce n'est pas seulement le visage du Bouddha qu'il fait recouvrir de petites feuilles d'or. L'action qui consiste à recouvrir l'arrière de la statue, bien que non visible, en est d'autant plus bénéfique.*

Il existe cependant une profusion de sectes bien plus inquiétantes. Ainsi la secte Asokha, dont la responsable, une femme, proclame être le cinquième Bouddha, déjà incarné. Son influence tient, semble-t-il aux dons de voyance qui lui sont reconnus plus qu'au sérieux de l'enseignement diffusé par ses soins. Ou encore, dans les environs de Nong Khai, la secte du vénérable grand-père Luang Pu, fondateur d'un centre appelé Sala Kaew Ku (abri grotte du Joyau) ou Wat Khaek (temple indien). Le parc de ce centre est encombré de dizaine de statues géantes en béton plus spectaculaires et plus effrayantes les unes que les autres. On se croirait dans une sorte de disneyland ou de musée des horreurs tant l'ensemble évoque plus la vision cauchemardesque d'un halluciné ou d'un drogué que la sérénité de Bouddha ou de Shiva. Faut-il voir dans ce défilé de monstres grimaçants autre chose qu'un syncrétisme outrancier, ou qu'une caricature de l'art sacré ? Est-ce la folie du monde qui est représentée par ces sifflements de serpents menaçants, s'exilant brusquement de formes fantastiques ? Est-ce la victoire de la mort que suggèrent ces rondes de squelettes enlacés ? Il paraît que Luang Pu avait des pouvoirs hypnotiques. Si l'on avait le malheur de croiser son regard, on en devenait prisonnier et certains auraient même déposé à ses pieds toute leur fortune. On raconte aussi qu'il était iconoclaste et sans gêne, allant jusqu'à uriner publiquement sur le portrait de la reine, crime de lèse-majesté suprême en Thaïlande !

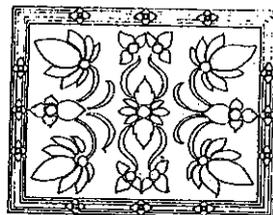
L'Issan est également la région où survivent le mieux les cultes d'inspiration animiste originaires du Laos. Nous aurons ainsi l'occasion d'assister un soir à un *Bai Sii* («fil sacré»), cérémonie organisée par la famille de notre guide afin de célébrer le retour de l'enfant du pays dans sa région natale, après de longues années d'absence. Les gens d'Issan croient en l'existence de trente-deux esprits gardiens (*kwan*), chargés chacun de protéger un organe précis du corps. Le *kwan* est une sorte d'âme mortelle présente en chaque chose et chaque être et qui agit directement sur le corps. Mais il peut le quitter en cas de difficultés. Seul le retour du *kwan* peut alors le soulager de ses maux. Partir, c'est toujours mourir un peu et donc risquer d'en perdre quelques-uns. Pourquoi ne pas organiser une cérémonie pour s'assurer de leur présence ?

Le *Bai Sii* est d'abord une fête et bien sûr tous les prétextes sont bons si l'on aime faire la fête, qu'il s'agisse de faire bénir un départ en voyage ou un mariage, ou d'expier une faute. Dans l'un de ses ouvrages, l'écrivain Pira Sudham raconte

comment des villageois décidèrent de faire un *Bai Sii* afin de préparer une jeune femme à subir un interrogatoire de police. Témoin d'un meurtre, la peur lui avait sans doute fait perdre ses esprits ! La description de cette scène ne manque pas de piquant. Voilà ce que donne un roman policier en terre d'Issan : *Les anciens organisèrent un rite soo kwan pour Sali, afin de faire revenir son kwan au cas où celui-ci aurait quitté son corps à la suite de la frayeur qu'elle avait éprouvée. Tous se rassemblèrent dans la maison du chef du village: vieillards pleins de dignité, jeunes gens, mères de famille, garçons à l'air effronté et petites filles au regard plein de douceur. Assise au milieu de tout ce monde, Sali semblait triste et effacée. Le vieux devin se racla la gorge pour donner le signal du début du rituel. Sa voix s'éleva lentement. Accroupie devant le vieillard en train de chanter, Sali trembla un peu lorsque plusieurs personnes attachèrent à ses poignets un fil de coton béni. Une fête s'ensuivit, spécialement préparée pour le rite ainsi que pour les enquêteurs de police. Assis à l'écart des villageois, ceux-ci se régalerent avec les plats qui leur furent servis par le chef du village et sa femme»* (Pira Sudham, *Tales of Thailand*, Rothershire, Bangkok, p. 62).

En ce qui nous concerne, tout se passera dans une ambiance bon enfant, sans policier en tenue, ni meurtre à élucider ! Nous suivîmes attentivement le rituel minutieux présidé par un brahmane, que l'on appelle ici *man phawn* (prêtre des souhaits), dont le rôle est précisément de faciliter le retour du *kwan* à l'aide de formules magiques. Imitant les gens d'Issan, nous nous regroupâmes autour d'un vase sacré (*phakhuan*), décoré de fleurs et de feuilles de bananier. Du vase s'échappaient des fils de coton blanc. Sur un plateau, étaient déposées toutes sortes d'offrandes. Alors que normalement la cérémonie se passe à même le sol, notre qualité d'invités étrangers nous valut sans doute cette fois-ci le privilège d'avoir des chaises pour nous asseoir. Nous entendîmes dans un silence recueilli la voix du prêtre s'élever pour attirer, à l'aide de chants en sanskrit ou en pali, la bénédiction des esprits. Après un salut, chacun se baissa pour toucher le socle du vase ainsi que le coude de notre guide, assis face au prêtre, de l'autre côté du vase. Le prêtre attacha un fil blanc au poignet de ce dernier et chacun l'imita en murmurant une incantation. Alors que de petits bols d'alcool de riz ou des verres de bière «Singha» circulaient, chacun reçut à son tour son bracelet de fil blanc, qu'il faut paraît-il conserver au moins trois jours pour en assurer l'efficacité. Toute la famille de notre guide était bien sûr présente, y compris son cousin, le révérend bouddhiste, accompagné de deux moines de son monastère. Mais ceux-ci ne se mêlèrent à aucun moment à cette cérémonie et prendront congé bien avant la fin. Nous eûmes enfin droit à la prestation d'un orchestre folklorique et d'une troupe de danseuses locales. Comme nous l'expliqua notre guide, celles-ci étaient en fait des infirmières s'exécutant à titre bénévole pour le plaisir de l'art avant de regagner leur permanence de nuit à l'hôpital sous les applaudissements du public.

Yves MOATTY





LE DHAMMAPADA

(suite)

XXV - LE MOINE

360 - Il est bon de contrôler l'œil, il est bon de contrôler l'oreille, il est bon de contrôler le nez, il est bon de contrôler la langue.

361 - Il est bon de contrôler le corps, il est bon de contrôler la langue, il est bon de contrôler la pensée. Le moine qui sait se contrôler en toutes choses est libéré de la douleur.

362 - Celui qui contrôle sa main, celui qui contrôle ses pieds, celui qui contrôle son langage, celui qui se contrôle en toutes choses, celui qui trouve sa joie en lui-même, qui est unifié, qui est seul et satisfait, celui-là on l'appelle un moine.

*

moine : en pali, bhikkhou ; en sanscrit, bhikshou.

Le contrôle de soi est l'un des principaux fondements de la voie spirituelle. En Inde, toute pratique d'un des yogas suppose au préalable l'observance de principes moraux, d'ailleurs communs à toutes les religions. Le Yoga classique de Patanjali impose ainsi cinq refrènements (yama) : ne pas nuire, ne pas mentir, ne pas voler, être chaste, ne pas recevoir de dons et cinq disciplines (niyama) : pureté, sérénité, pratique, étude, méditation. Même la pure voie de la gnose, dit Shankaracharya, est réservée à ceux qui se sont purifiés par l'austérité, dont le cœur est en paix, qui ne sont plus excités par les désirs et recherchent la délivrance (Atma Bodha, I).

On retrouve le même type de préceptes dans les règles des premières communautés bouddhistes. Le Bouddha ne s'est jamais présenté comme un législateur promulguant des règles tombées d'un ciel ou révélées par quelque Dieu extérieur. Il utilise pour désigner ces préceptes le terme « sikshapada » qui signifie « règles d'entraînement » et démontre donc un tout autre état d'esprit que celui d'un moralisme étroit. Un chapitre entier de l'Ekkottaragamasutra est intitulé mes cinq préceptes. *Ces cinq préceptes dont l'observance est conseillé par le Bouddha sont les suivants : ne pas tuer les êtres vivants ; ne pas voler (et plus précisément éviter de prendre ce qui ne vous est pas donné) ; pratiquer le don et ne pas avoir un cœur avare ; avoir toujours des pensées correctes (ne pas éveiller en soi des pensées impudiques, ne pas être adultère) ; être sincère et véridique et ne pas dire de mensonges ; avoir à cœur de ne pas s'adonner à l'alcool (cf Jean Eracle, Paroles du Bouddha, Seuil, p. 68-74).*

Est-il utile de préciser que dans l'optique du Bouddha, ce contrôle des organes des sens n'a d'autre intérêt que de conduire à l'extinction suprême (le Nirvana) qui me permet de jouir de ce qui est au-delà du domaine de la perception sensorielle ?

Le regardant, on ne le voit pas, on le nomme l'invisible.

L'écoulant, on ne l'entend pas, on le nomme l'inaudible.

Le touchant, on ne le sent pas, on le nomme l'impalpable.

(Tao to king, XIV, Idées, Gallimard)

*Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu,
et ce que l'oreille n'a pas entendu,*

et ce que la main n'a pas touché,
et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. (log. 17)

Parallèles :

*Les sens n'ont pas de loi, ils égarent le roi
Et lui font abdiquer sa souveraineté.
Discipline tes sens, car ils sont la cause
De tous les maux du royaume ! (Kabir)*

Celui qui ne s'est pas détaché de ses mauvaises actions, dont les sens ne sont pas apaisés, dont le mental n'est pas unifié et dont la pensée n'est pas calmée, celui-là ne saurait trouver le Soi par la connaissance juste. (Katha Upanishad II, 24)

*

363 - Doux sont les propos du moine qui contrôle sa langue, qui parle avec sagesse, qui ne se gonfle pas d'orgueil et qui éclaire l'esprit et la lettre du dharma.

364 - Celui qui demeurant dans le dharma y trouve sa joie, celui qui suit le dharma et le médite, ce moine ne s'écarte pas du vrai dharma.

*

En parfaite joie nous vivons, sains parmi les malades, dit le Bouddha. Celui qui suit la voie du dharma et n'y trouve aucun orgueil ne peut mal faire. Seul celui qui est pure compassion peut suivre la devise de l'Abbaye de Thélème : Aime et fais ce que tu veux.

Parallèles :

*Déposant tout orgueil, tu obtiens le bonheur !
N'aie cure de ce qu'on dit de toi :
Que toujours dans ton cœur le Soi ait sa demeure ! (Kabir)*

*Le parfum du santal s'élève et emplit l'air,
Et partout se répand comme une douce odeur
La renommée du Saint (Kabir)*

*

365 - Qu'il ne dédaigne pas ce qu'il reçoit et qu'il n'envie pas les autres. Le moine qui envie autrui ne trouve pas la tranquillité.

366 - Même les dieux louent ce moine qui ne dédaigne pas le peu qu'il reçoit, dont la vie est pure et active.

367 - On l'appelle un moine, en vérité, celui qui ne considère pas comme sien le nom et la forme, et qui ne se lamente pas sur ce qui n'est pas.

*

namaroupa : le nom et la forme qui sont les caractéristiques de l'existence individuelle.

namayitam : qui ne s'identifie pas lui-même avec ; qui n'est pas attaché à.
asat : ce qui n'est pas. Il ne se lamente pas sur ce qui n'existe pas, sur ce qui est faux.

Parallèles :

Qui veut être avec moi, qu'il renonce à lui-même (Jésus)

Jamais encore personne ne s'est assez renoncé en cette vie qu'il ne puisse trouver à se renoncer davantage (Maître Eckhart).

*Si tu veux renoncer, renonce à toute chose :
Toute chose est à Dieu, non à toi, dit Kabir !*

*

368 - Le moine qui vit dans l'amour et le calme a foi dans l'enseignement du Bouddha. Celui-là atteindra la Paix suprême, là où les agrégats de l'existence sont au repos.

*

mettavihari : celui qui vit dans l'amitié, qui demeure dans la tendresse aimante.
Pedam santam : la place tranquille, le chemin de la tranquillité.

*

369 - Jette tout par dessus bord, ô moine, et ainsi ta barque voguera plus vite ! Rejette la passion et la haine pour voguer vers le Nirvana.

*

Parallèles :

*Si ta barque prend l'eau,
Tu rends l'eau à deux mains !
Si ta maison regorge d'or,
Donne donc des deux mains ! (Kabir)*

*

370 - Tranche les cinq liens. Supprime les cinq autres. Maîtrise les cinq vertus. Celui qui s'est libéré des cinq chaînes, on dit de lui qu'il a « traversé le courant ».

*

Les cinq liens sont l'ego, le doute, le faux ascétisme, la convoitise, la haine. Les cinq autres sont le désir de vivre dans le monde des formes, le désir de vivre dans le monde du sans forme, l'orgueil, la vanité et l'ignorance. Les cinq vertus sont la foi, l'énergie, l'attention, la méditation et la sagesse. Les cinq chaînes sont l'avidité, la haine, la folie, l'orgueil et les doctrines erronées. On peut aussi entendre qu'il s'agit de rupa : la forme ; vedana : la sensation ; samjna : l'intellect ; samskara : les tendances latentes et vijnana : la conscience, l'intelligence.

*

371 - Médite, ô moine, ne sois pas négligent. Ne laisse pas tes pensées se complaire dans les plaisirs des sens. Tu risques sinon, par

négligence, d'avaler une boule de fer chauffée au rouge pour ensuite se lamenter en disant : « Quelle souffrance ! »

*

Avaler une boule de fer chauffée au rouge est considéré comme étant l'une des formes de châtement en enfer.

*

372 - Il n'y a pas de méditation sans sagesse. Il n'y a pas de sagesse sans méditation. Il est proche du Nirvana celui qui vit dans la méditation et la sagesse.

*

Le terme méditation traduit ici le pali jhana, en sanscrit : dhyana. C'est ce mot qui translittéré en chinois par Ghan, a donné le japonais Zen. La méditation ne peut se concevoir sans sagesse : panna en pali, prajna en sanscrit, c'est-à-dire la Connaissance transcendante.

Jhana désigne une forme de contemplation grâce à laquelle le méditant dépasse le monde du désir en brûlant les cinq empêchements que sont la convoitise, le mauvais vouloir, la paresse, les obsessions et le doute. Cette forme de contemplation permet d'atteindre des états de conscience particuliers, de recueillement profond, d'absorption du mental, de concentration ; Il existe huit jhanas : quatre du monde de la forme subtile (rupa loka) et quatre du monde sans-forme (arupa loka), ainsi nommés à cause de leurs caractéristiques phénoménales.

Le premier jhana du monde de la forme subtile est celui de la cessation des perceptions sensorielles. Ses caractéristiques sont les suivantes :

- vittaka : début de l'attention ;
- vivara : application soutenue de l'investigation ;
- piti : la joie, le transport joyeux ;
- sukha : le bonheur, la félicité ;
- samadhi : la concentration grâce à laquelle le sujet s'identifie avec l'objet de la contemplation.

Lors du deuxième jhana, le méditant réalise que les opérations de la pensée sont encore relativement soumises aux empêchements. S'il abandonne vittaka et vicara, il conserve piti et sukha nés de la concentration et affirme un samadhi pur et inébranlable.

Au cours du deuxième jhana, le méditant abandonne piti dont il perçoit les défauts (l'homme oscille sans cesse entre la joie et la peine) et conserve sukha, conscience subtile du bonheur d'équanimité. Pleinement conscient, libre de toute perturbation il demeure indifférent, réfléchi, imperturbable. Il connaît le bonheur suprême sans même le désirer.

Accédant au quatrième jhana, le méditant perçoit la nature grossière et instable du bonheur et abandonne sukha. Il connaît une «sagesse non agitée» dans un état de neutralité, de pure attention née de l'équanimité. Il ne ressent ni douleur physique ou mentale, ni bonheur.

Au cours de cette première étape, il acquiert les six pouvoirs spirituels supérieurs qui sont : les pouvoirs supranormaux, l'ouïe divine, la mémoire des existences antérieures et surtout la destruction des souillures.

Accédant au monde du sans-forme, le méditant connaît le premier arupa-jhana, correspondant à la sphère de l'espace illimité : il transcende alors toute notion de matière et de multiplicité. Lors du deuxième arupa-jhana, correspondant à la sphère de la conscience illimitée, il découvre que c'est la conscience qui perçoit l'espace : abandonnant l'espace, il saisit la conscience immense et infinie. Au cours du troisième jhana, correspondant à la sphère du rien, le méditant découvre que c'est l'intellect qui perçoit la conscience. Il connaît : que la conscience est non-existante, vide et sans réalité. Il accède alors au quatrième arupa jhana, correspondant à la sphère où n'existent ni conscience, ni inconscience, ni perception, non non-perception, ni idée, ni absence d'idée. Cet état n'est pas encore le Nirvana, car des samskaras (formations mentales) peuvent encore subsister.

Ces jhanas culminent dans l'état de nirodha-samapatti au cours duquel le méditant réalise la cessation totale des pensées, des perceptions et des sensations : *Vénérables moines, acquérez la samapatti (mise à l'unisson) qui consiste en la cessation de toute perception consciente. Le moine qui a su faire cette acquisition n'a rien de plus à faire. (Shantideva)*. Dans cet état de calme proche du Nirvana, la pensée souillée s'interrompt sans que les germes aient définitivement disparu.

En tout état de cause, tous les jhanas ne sont pour le Bouddha que des créations et des productions mentales et non le Nirvana. Leur pratique n'est pas une condition indispensable pour atteindre la Sagesse. Ce sont tout au plus des étapes délicieuses sur la route du Nirvana qui permettent un état de maîtrise quasi parfaite mais ne doivent pas être pris pour le but ultime. A cause du résidu subtil d'attachement qui subsiste, ces jhanas peuvent devenir un piège et entraîner une chute. La Connaissance supérieure possédée par les Arahats (les sages) peut naître seulement de la Vision Profonde (Vipassana).

*

373 - Le moine qui, le cœur en paix, pénètre dans une maison vide a une claire vision du dharma : il connaît une joie plus qu'humaine.

374 - Saisir l'origine et la destruction des agrégats du corps lui procure la joie et le bonheur qui constituent pour ceux qui savent le nectar suprême.

375 - Voici ce par quoi doit commencer le moine avisé : contrôler ses sens, se contenter de peu, respecter la morale, s'associer avec des amis nobles, énergiques et de vie pure.

*

la morale[®]: le patimokka ou code fondamental de la moralité, texte de la discipline bouddhique, comportant la liste des prescriptions disciplinaires récitées régulièrement par la sangha.

Parallèles :

Attends patiemment que tes sens corporels soient transmués, afin que tu puisses voir ce qui est caché (Rumi).

Celui qui dompte son âme par l'obéissance et s'abstient de donner libre cours à ses passions s'élève au rang des Très-Proches (Al Hallaj)

*

376 - Ami de tous, cordial et raffiné, qu'il accomplisse ses devoirs. Dans la plénitude de la joie, il mettra fin à la souffrance.

*

Parallèles :

C'est précisément en cela que consiste le chemin avec Brahma : l'amitié, la camaraderie, la familiarité avec l'aimable (Samyutta Nikaya V,3).

*

377 - Comme la liane de jasmin laisse choir ses fleurs fanées, de même, ô moine, laisse choir la passion et la haine.

378 - On dit qu'il est en paix le moine qui a pacifié son corps, pacifié sa langue, pacifié son mental, qui est ferme et qui a rejeté tous les leurre de ce monde.

379 - Par le Soi, éveille le moi. Par le Soi, scrute le moi. Protégé par ton Soi, ô moine, et toujours vigilant, tu connaîtras la Joie.

380 - Le Soi est le Seigneur du moi. Le Soi est le refuge du moi. Dresse ton moi comme le maquignon un pur sang.

*

cf. versets 62, 157, 160.

Parallèles :

Allez, ô moines, en prenant le Soi pour lampe, le Soi pour refuge, et point d'autre ; en prenant le dhamma pour lampe, le dhamma pour refuge et point d'autre. (Samyutta Nikaya III, 42).

*

381 - Plein de joie, confiant dans la parole du Bouddha, le moine atteint la Paix et le bonheur qui naît de la cessation des états conditionnés.

382 - Un moine même jeune qui se consacre au message du Bouddha illumine ce monde comme la lune qui émerge des nuages.

*

Yves MOATTY
(à suivre)



TOUJOURS A PROPOS DU LOGION 108

... Et ce qui est caché vous sera dévoilé.

Etant donné ce que je connais de la pédagogie de Jésus, je sais que ce qu'il me dévoile ne peut être un « Savoir » appris et accumulé par la mémoire, mais au contraire une « Connaissance » directe qui surgit de là où nul ne pénètre... c'est-à-dire du « Soi » ou du « Royaume intérieur ».

Pour ce qui est du « Comment », Poonja dit :

... Laissez-vous simplement tomber dedans, ne faites rien, soyez simplement vigilants, attentifs, sérieux... sans pensées, sans efforts, sans intentions... et attendez le résultat...

De son côté, U.G. parle de « l'état naturel » comme d'un état de non-connaissance :

... La connaissance que j'avais jadis acquise est désormais reléguée à l'arrière-plan (sauf en cas de nécessité)... Il n'y a en moi que l'étonnement et l'émerveillement... Dans l'état naturel, la pensée cesse de m'étrangler. Il n'existe plus de « moi » pour lire les pensées et les prendre pour miennes...

Pour Emile, il s'agit d'une attention sans intention...

Nous n'agissons pas, nous sommes agis, nous ne cherchons pas, nous sommes cherchés, nous n'appelons pas, nous sommes appelés...

Emile parle aussi beaucoup de la lumière qui pour lui est synonyme de transparence à l'esprit.

Comment à ce sujet ne pas évoquer le petit texte qu'Emile a écrit à l'occasion de la mort de son chien UTOS :

... Il n'a pas eu à retourner à la lumière, ne l'ayant jamais délaissée. Il m'arrivait de lui dire qu'il était lumière. Pourquoi me le répètes-tu ? m'a-t-il rétorqué la dernière fois. Il n'y a que les hommes qui se méprennent sur mon identité. Depuis cette mise au point, il nous suffisait d'un échange de regard pour renouveler notre complicité...

En nous dévoilant cette secrète complicité, Emile nous offre une belle démonstration de l'état sans mental, partagé ici avec la nature dont c'est justement l'état naturel... Tant pour le minéral et le végétal et qui, chez l'animal, se manifeste par une innocence désarmante venue du fond des âges comparable à celle du tout petit de sept jours et qui, comme pour lui, est le signe d'une parfaite transparence à l'esprit qui le fait vivre sans préméditation (pourvu que le mental de « l'adulte » ne s'en mêle pas !), Emile se situe et nous invite à nous situer au cœur de cette nature-là qui est un cadeau, mais qui ne fait jamais de cadeaux ! ... (Les paysans, les montagnards et les marins le savent).

Cette nature est notre ultime repère car elle est « la merveille » que le Monakhos est à même de transfigurer en « merveille de merveille » comme Emile le fait ici en dévoilant ce qui était caché.

André

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Images - Lumière

Rien ne me cache à moi-même puisqu'il n'y a que moi. Mais l'idée qu'on se fait de moi n'est pas moi et ne peut constituer une occasion de me reconnaître.

Pour ne plus se faire une idée de moi, il faut réaliser qu'il n'y a que moi. La pensée matérialise ceux qui se veulent différents de moi. C'est donc tout le processus de la pensée qui est en question et non les objets de son investigation. C'est la pensée qui empêche de déplacer les montagnes. C'est la pensée qui attend les bouleversements apocalyptiques. Elle rend lourd ce qui n'a pas de poids ; elle empêche le retour de ce qui sort. Là où tout est lumière, elle maintient l'image à la suite d'un défaut de perception.

Cependant, la pensée, bien que dévoyée, a sa raison d'être dans mon économie générale car elle constitue la phase d'occultation de mon grand jeu. Ne me percevant pas sous mon vrai jour, les hommes se font une fausse idée de moi ; ils me défigurent au point de me rendre méconnaissable. Si leur perception était juste, s'ils me voyaient comme je me vois, ils seraient mes égaux et je ne pourrais prétendre ni à l'unicité ni à la toute-puissance ; alors que, grâce à l'ignorance où ils sont de moi-même, je peux me préserver et ne me révéler qu'à moi-même. C'est la phase d'occultation car personne ne me connaît. Elle est voulue et établie par moi en fonction de la phase de révélation de mon grand jeu, celle qui conduit à la reconnaissance de moi-même par moi-même et pour moi-même. Etant l'Absolu, si je ne souhaitais pas me connaître, tout resterait dans l'état d'inconnaissance qui est celui de ma nature même. La manifestation ne se justifierait pas. Mais elle ne se justifie pas davantage si elle n'a pour objet que de m'occulter. Cependant elle a sa raison d'être à partir du moment où elle concourt à ma révélation et me permet de résoudre l'antagonisme apparent de l'image et de la lumière. Je ne peux dire **oui** à ma nature véritable que si elle est vide d'images. Or la pensée reste liée à l'image, au rêve, alors que la gnose, partant de la lumière, embrasse le réel. Le passage du rêve au réel est possible lorsque la pensée n'interfère plus. Il se réalise lorsque l'initié, que j'ai préparé à cet effet, reconnaît spontanément qu'il n'est pas lui mais moi et que je ne peux vivre consciemment ma présence que s'il s'est fondu en moi. Sans cet effacement total, pas de révélation. L'absence coïncide absolument avec la présence ; chez mon initié confirmé, elle est acquise irréversiblement et je peux en toute quiétude me livrer au bonheur de savourer ma présence. Rien ne me cache à moi-même.

Emile GILLABERT
(11.01.1992)

EMPEDOCLE

Considéré par Nietzsche comme *la figure la plus bartolée de la philosophie ancienne*, Empédocle d'Agrigente vécut au V^e siècle avant notre ère, sans doute de 484 - 424 environ, à l'apogée de la Sicile grecque. D'origine aristocratique, il aurait été l'un des disciples favoris de Parménide. On rapporte qu'il fut aussi l'élève des pythagoriciens. Il aurait cependant été exclu de cette école, au motif qu'il en aurait divulgué les thèses. On a également rapproché l'enseignement d'Empédocle de celui des sectes orphiques, florissantes à son époque en Italie méridionale et en Sicile.

Réputé pour ses dons de thaumaturge, il aurait tenté de réformer la constitution de sa cité, qu'il décrit comme corrompue par le luxe : *Les Agrigentins vivent dans le luxe, comme s'ils devaient mourir demain, mais bâtissent des maisons comme s'ils devaient vivre toujours*. Selon Aristote, c'était un homme libre et simple qui aurait refusé la royauté au moment où elle lui était offerte.

Il existe plusieurs versions, plus ou moins légendaires, de sa fin. Selon la plus populaire, il se serait précipité dans les flammes de l'Etna en fusion, ne laissant d'autre trace qu'une sandale de bronze rejetée par la lave. Pleinement maître de lui-même mais déçu par l'inconstance du monde, il aurait voulu s'unir par la mort volontaire à la Nature immense. C'est cette interprétation que retient Hölderlin qui, hanté dans sa folie par l'image du sage d'Agrigente, fait de celui-ci à la fois le maître des hommes et des dieux :

*Parfait! je sais tout, je puis tout m'asservir.
Comme l'œuvre de mes mains, je connais
Tout à fond, et, maître des esprits, mène
Comme je veux le règne du vivant.
Le monde est à moi, à mon service et soumise
Toutes ses forces...*

*... que sont
Les Dieux et leur esprit si ce n'est moi
Qui les annonce? eh bien! dis, qui suis-je?*

(Hölderlin, Empédocle, Œuvres, La Pléiade, p. 555)

Existe-t-il spectacle plus magique que celui d'un volcan en éruption ? A la vue d'un cratère grondant comme le tonnerre et de la lave sanglante jaillissant des entrailles de la planète, on ressent le désir irrésistible de se fondre avec la Vie de la Terre-Mère. Est-ce à cette impulsion étrange qu'a obéi Empédocle ? A-t-il voulu suivre l'exemple des yogis de l'Inde embrasés par l'ardeur de la kundalini ou de la déesse Sati se suicidant par le feu intérieur ? A-t-il voulu prouver qu'il était devenu un avec l'Un ? A-t-il voulu vaincre la mort et montrer que celle-ci ne pouvait avoir de prise sur lui :

*Je te le dis encore: il n'y a de naissance pour aucune chose mortelle dans
l'univers créé.*

*Et la mort funeste ne met fin non plus à aucune existence,
Il n'existe qu'une fusion et qu'une dissociation des éléments rassemblés,
Et c'est à ce phénomène que les hommes ont donné le nom de naissance.*

(traduction Robert Brasillach, p. 222)

Philosophe («amoureux de la sagesse»), Empédocle est d'abord un poète, un voyant s'exprimant en vers dont il ne reste malheureusement que quelques fragments, rassemblés en deux titres: De la Nature et Des Purifications. Empédocle est peut-être celui qui a le mieux insisté sur l'unité de l'être cosmique et de l'être humain, du macrocosme et du microcosme. Les théories cosmogoniques d'Empédocle rappellent les vastes spéculations des Upanishads. L'univers est selon lui soumis à l'action de deux forces opposées: une force centripète, l'Amour (Aphrodite, Harmonia), qui ramène toutes choses à l'unité et une force centrifuge, la Haine (Neikos, Cydeimos) qui fait choir le monde dans le piège de la multiplicité. Soumis à la loi du temps et au cycle de la transmigration, l'homme fait partie intégrante de l'univers. Le cosmos est la résultante de l'interaction des quatre éléments qui sont le feu symbolisé par Zeus lumineux, l'air par Héra pourvoyeuse de vie, la terre par Aïdôneus et l'eau par Nestis dont les pleurs abreuvent les mortels:

*Les éléments sont toujours les mêmes, mais ils vont des uns aux autres circulant,
Sous des formes différentes, tant leurs échanges produisent de changements.*
(traduction Robert Brasillach, p. 223)

Persuadé de vivre en ce monde son ultime incarnation, Empédocle chante l'homme qui par une longue ascèse parvient à se libérer du multiple et à se réunir en l'Un. Il n'hésite pas à proclamer sa nature divine: *Me voici parmi vous comme un dieu immortel.* Tout ce qui vit aspire à mettre fin à cette séparation pour reconstituer l'unité rompue. C'est pourquoi Empédocle condamne les sacrifices sanglants d'animaux et valorise toutes les œuvres d'amour. Tout vient de l'Un et tout retourne à l'Un. Et malgré les apparences, rien ne peut altérer la perfection de l'Un:

*... Tous sont égaux; tous sont coéternels, mais tous
Ne prévalent que pour un seul instant du Temps.
Chacun prime à son tour, puis s'efface, et, dissous,
Deviens autre. Mais rien de plus et rien de moins
N'est jamais. Où iraient ces objets révolus,
Dans quelle absence? Et de quel gouffre viendraient-ils,
Naissant? Et dans quels lieux, dans quels vides subtils,
En ce monde si plein? Tout se transforme et change
Par l'effet du rebrassement et du mélange,
Mais Tout est toujours l'Un, et l'Un est toujours Tout...*

(trad. Marguerite Yourcenar, p. 183))

*

REFERENCES:

- Marguerite Yourcenar, La Couronne et la Lyre, Poésie/Gallimard, 1979.
Robert Brasillach, Anthologie de la poésie grecque, Stock, 1991.
Simonne Jacquemard, Trois mystiques grecs, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 1997.
Jean - Paul Dumont, Les Présocratiques, La Pléiade/Gallimard, 1988.
Brice Parain, Histoire de la Philosophie, tome I, La Pléiade/Gallimard, 1969.
Hölderlin, Œuvres, La Pléiade/Gallimard, 1967.

PAROLES D'AMMA

Question : On prétend que sur le chemin spirituel, il est nécessaire d'avoir un Guru. Qui est le Guru d'Amma ?

Amma : En ce qui concerne Amma, chaque chose en ce monde est son Guru. Guru et Dieu sont en chacun de nous. Aussi longtemps que domine l'ego, on ne peut prendre conscience de cela. L'ego est le voile qui nous cache le Guru intérieur. Dès que l'on découvre en soi-même le Guru, on perçoit sa présence en chaque chose. Lorsqu'Amma a réalisé son Guru intérieur, chaque grain de poussière est devenu son Guru.

Amma considère son corps comme étant son Guru. Si l'on médite en effet sur la nature éphémère du corps, on réalise que seul le Soi est l'éternelle vérité. Dans le cas d'Amma, tout autour d'elle a contribué à la faire progresser vers la Vérité. Telle est la raison pour laquelle Amma respecte tout dans la vie.

Question : Amma veut-elle dire qu'un Guru n'est pas nécessaire pour réaliser Soi ?

Amma : Ce n'est pas ce qu'Amma veut dire. Celui qui a un don inné pour la musique peut jouer tous les *ragas* sans formation particulière. Mais si quelqu'un d'autre s'avise d'en faire autant, c'est l'enfer! Amma ne conclura pas qu'un Guru n'est pas nécessaire. Amma veut seulement signifier que seuls quelques rares êtres, dotés de la conscience juste, peuvent se passer d'un Guru extérieur...

Le Guru véritable nous éveille à la connaissance innée en nous. Nos yeux sont actuellement recouverts par la cataracte de l'ignorance. Nous sommes incapables de percevoir le Guru en nous. Nous devons pratiquer l'opération qui nous permet d'ouvrir les yeux à la lumière de la connaissance. La foi dans le Guru, l'attitude de soumission nous aide en cela...

Actuellement, nous sommes égocentriques. Nous nous identifions à notre corps, notre mental, notre intellect. C'est à cela que nous devons renoncer pour imiter l'attitude de l'enfant. Seulement ainsi aurons-nous la foi pour suivre la voie. Quelle que soit la quantité de pluie qui tombe au sommet d'une montagne, pas une goutte ne stagnera. Par contre une mare tout en bas débordera aussitôt. Celui qui sait «Je ne suis rien», toute chose viendra à lui...

Extraits de «Matruvani», Vol. 9, Juillet 1998, N° 11



Gémellité et unité

Parcequ'elle n'est pas altérité mais identité, la gémellité ne contredit pas l'unité mais la conforte en soi.

Et cela, même si, pour naître, elle doit prendre racine, sans exception, dans la mise en présence de toutes les antinomies que l'on puisse redouter !

De tous les conflits en puissance, de caractère social, politique, économique, culturel et religieux. Surtout religieux ! En l'incessante quête du lien perdu.

Et du lieu perdu.

Le lieu qui ne soit pas l'arène des vieux et vains combats ; de la sempiternelle défense de son lopin de terre, de son fonds de commerce, de son image de marque et du devenir qui en dépend !

Mais lieu où se reconnaître autre qu'entre individus parmi lesquels tailler sa place, vendre, prendre, se garantir et faire ses preuves, sans jamais oser rien échanger de fondamental, par peur de s'y dissoudre.

Lieu de haute conscience partagée sans masques - et qu'il faut entretenir comme le feu - de l'indivisible et de l'immuable ; haut lieu retrouvé de connivence instantanée.

Sommet où s'abolit la multiplicité des forces opposées et où s'instaure la plénitude de la lumière.

Jacques LELONG

Devinette gnostique

Je suis un être vivant.

Je ne suis pas un être pensant. Les pensées me traversent et ne me servent pas à m'identifier. Tout ce qui concerne la destinée particulière de ce corps pensé a été frappé d'irréalité devant mes yeux et n'est plus assujéti à identification.

Il continue cependant son chemin comme si de rien n'était, mais tout ce qu'il fait, voit, entend, ressent, est comme entouré d'un invisible sourire.

Je me reconnais dans l'invisible, le non-né, le silencieux.

Ce qui advient me donne des apparences sur la scène de la manifestation mais en aucune manière ne m'altère dans mon essence.

Je ne peux me faire comprendre qu'à moi-même, à l'exclusion de tout autre.

Mon centre d'intérêt n'est plus une destinée qui me limitait outrageusement, c'est le Vivant, merveille unique et universelle.

Qui suis-je ?



Christian ROUX

BIBLIOGRAPHIE

SRI NISARGADATTA MAHARAJ : Conscience et Absolu*. Entretiens ultimes avec Sri Nisargadatta Maharaj. Traduit et préfacé par Jean-Michel Terjman. Editions Les Deux Océans, Paris, 1997.

« Conscience et Absolu » prolonge et parachève l'enseignement spontané, vigoureux, abrupt, que Sri Nisargadatta Maharaj a dispensé pendant plus de quarante ans. Emile Gillibert qui appréciait au plus haut point les paroles de Maharaj, n'a jamais manqué de les faire connaître. Il reste maintenant aux lecteurs des « Cahiers » à s'offrir, en traduction française, un livre exceptionnel.

Les entretiens inédits qui s'y trouvent rassemblés ont eu lieu entre 1980 et 1981 (approximativement durant la même période que ceux qui figurent déjà dans « Aux Sources de la Conscience »). A moins qu'il ne reste l'un ou l'autre enregistrement inexploité, voici les ultimes enseignements du maître. Alors que son corps était éprouvé par la maladie qui devait l'emporter quelques mois plus tard, Maharaj recevait toujours de nombreux visiteurs : *En dépit de ma condition, la parole vient facilement. Comment est-ce possible ? C'est guna, l'attribut de l'être. Cet être fait l'expérience de vos visites, et aussi des changements et transformations diverses dans ce corps et dans le monde (C.A. 73).*

A cette époque les entretiens devinrent plus brefs. Les questions qui n'allaient pas droit au fait et toutes les considérations secondaires étaient balayées sur le champ : Maharaj réservait ses dernières forces pour exprimer l'ultime essentiel. Malgré la souffrance physique, les paroles fusaient, extrêmement belles, animées par la passion du partage, fondées sur la Certitude totale.

La traduction est de Jean-Michel Terdjman, qui a été bien inspiré en rapprochant certains vocables de notre lexique occidental ; il a pris soin aussi de noter entre crochets quelques ajouts fort brefs et utiles. Inévitablement, des imprécisions subsistent, liées à la fois au style propre de Sri Nisargadatta et au domaine qu'il explore, en particulier dans la zone limitrophe de la conscience-non-conscience. Mais : *la connaissance spirituelle n'est pas quelque chose qui s'étudie ; elle vient seulement de l'écoute, de l'ouverture (p. 20).*

24 mars 1981

Maharaj : Si vous êtes assis ici, dans le calme, uni au savoir du "Je suis" (I Am), alors le monde et son tumulte ne vous concernent pas. C'est seulement quand la conscience se déploie et se met en mouvement qu'il y a comportement dans le monde [que nous fonctionnons dans le monde]. Quand je ne suis pas conscient de l'existence du corps [quand l'entité corps-esprit n'est pas consciente d'elle-même, quand le sens de l'ego n'est pas là] l'expérience n'est pas possible [les expériences ne sont pas enregistrées dans la conscience].

L'univers est contenu dans la conscience, et le corps physique lui aussi n'est qu'une apparition dans la conscience, perçue et reconnue par la conscience. Essayez tant que vous voulez, c'est quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre ; seule l'intuition la plus profonde dans la conscience peut faire que cette expérience prenne place, d'elle-même.

Le corps change constamment, même quand [dans le cas de l'éveillé, jnani] la conscience est présente mais que l'existence du corps n'est pas enregistrée. Tout cela n'est qu'une apparition dans la conscience; elle doit donc subir tous ces changements.

Dans cet état les choses arrivent, mais en réalité ça n'est que le fonctionnement total sur l'arrière-plan de ce vide qui, en fait, est la conscience. Il n'y a pas d'identité séparée; ce qui EST c'est cette conscience, en dehors de quoi rien ne peut exister.

Dans la quiétude, vous êtes arrivé à la source de toutes choses. C'est l'état d'un bleu foncé profond, où se trouvent des millions d'étoiles et de planètes. Quand vous êtes dans cet état, vous n'avez pas conscience de votre existence [d'individu]... (p.85)

14 juin 1981

Question : *L'activité quotidienne ininterrompue alourdit l'esprit. Je veux savoir comment avoir l'esprit vif.*

Maharaj : Je ne parle pas du corps-esprit et de ce qui se passe dans le monde. Je parle seulement de votre nature vraie, et votre nature vraie est cette présence que vous sentez, cette conscience. Si vous n'êtes pas conscient, le monde n'existe pas pour vous. Il n'y a rien là-bas. Le monde n'existe pour vous que quand vous êtes conscient, c'est donc de cette conscience, de ce sentiment d'une présence, que je parle.

Une fois que cette présence s'est fait sentir, je ne m'intéresse pas à ce que vous faites, ou comment vous le faites. Ce sentiment de présence, cette conscience, n'est-elle pas antérieure à tout le reste ? Si vous n'êtes pas conscient, quelle pensée pouvez-vous avoir, à propos de n'importe quoi ? Ce sentiment de présence, cette conscience, ne sont-ils donc pas la chose originale, sans quoi rien d'autre ne peut arriver ? Rien - aucune pensée, aucun concept - ne peut jaillir de lui-même. Il n'y a pas d'activité possible sans le sentiment de cette présence.

Ce sentiment de présence n'a besoin d'aucune activité de l'esprit (sur cette question) pour savoir que vous êtes là. Vous n'avez pas besoin de vous demander : "Suis-je présent, suis-je conscient" ? Il y a ce sentiment intuitif de présence, vous savez que vous êtes là.

Ce sentiment de présence n'est pas le sentiment que je suis présent, que vous êtes présent, que quelqu'un est présent. C'est le sentiment de présence, en tant que tel. Mais comme on s'identifie au corps-esprit, on pense qu'on est né et qu'on va mourir. Ce qui est né est le sentiment général de présence, en tant que tel. Ce sentiment de présence est venu de lui-même, et partira de lui-même. Il n'y a pas d'individu, si ce n'est par identification au corps-esprit. Le sens du temps, de la durée, ou des événements dans le temps, tout cela n'est possible que s'il y a conscience. Sans conscience, avez-vous le sens du temps ?

Il y a la mèche, et il y a le combustible ; après quoi, la lumière peut être. La lumière dépend de la quantité de combustible. Voilà comment le facteur temps joue. Le sentiment de présence, cette conscience, est tout. Alors essayez de voir comment elle a jailli, et pour combien de temps. Il y a de la lumière tant qu'il y a du combustible, et la conscience aussi continue tant qu'il y a du combustible - dans ce cas, le corps-esprit, qui est composé des cinq éléments, qui eux-mêmes sont une accumulation de nourriture. Sans nourriture le corps-esprit ne dure pas, et sans lui la conscience ne dure pas non plus. Cette conscience dépend donc de

la durée d'existence du corps. Même cette conscience n'est pas tout, elle ne va pas durer pour toujours. Voyez comment cette conscience a jailli, quelle est sa source... (p. 102 - 103)

18 juin 1981

Maharaj : Les gens viennent ici parce qu'ils en ressentent le besoin. La conscience dans votre corps prend plaisir à venir ici. Tant que la conscience ressent un besoin quelconque, vous n'avez d'autre choix que de le satisfaire. Quand la conscience n'est plus là, c'est la fin de la servitude.

À part ce sens d'être présent, qui est dû à la conscience, quoi d'autre ? Le bonheur véritable, sans sa contrepartie [de souffrance] ne peut être que quand la conscience n'est plus. Tant que la conscience est, bonheur et malheur vont de pair. La pure félicité ne peut être que quand la conscience n'est plus là. Tout ce qu'on peut percevoir est totalement différent de ce que je suis [moi, l'Absolu]. J'ai compris *ma vraie nature (svarupa)* et je suis elle ; ça n'a rien à voir avec quoi que ce soit dans le domaine du manifesté.

Vous ne pouvez pas vous séparer de la conscience, à moins que la conscience ne soit satisfaite de vous, et se débarrasse de vous. La conscience vous ouvre la porte pour aller au-delà de la conscience.

Il y a deux aspects : l'un est la conscience conceptuelle, dynamique, pleine de concepts, et l'autre est la conscience transcendante. [A ce niveau il n'y a plus rien :] Même le concept "Je suis" [I Am) n'est pas à ce niveau. *Le Brahman* conceptuel, qualitatif, celui qui est plein de concepts et de qualités, est le résultat du fonctionnement du corps. Cette conscience est morte dans mon cas ; elle n'est plus. Je l'ai transcendée. Tout ce qui peut rester, c'est cette autre conscience, la conscience sans concepts.

Le principe du conceptuel, le principe plein de qualités, je l'ai transcendé ; il était comme un océan immense. Maintenant il est presque asséché, il n'en reste plus que la lie. Il n'en reste qu'un tout petit peu, quelques particules seulement. Ce qui est partout et qui règne est sans concept ni qualité. Ce qui subsiste est en train de vous parler, maintenant. Qui parle de naissance ou de mort pour ce principe qui subsiste ? Vous, avec votre sagesse, vous êtes englués ici. Si vous étiez sans concepts, quelle raison auriez-vous de venir ici ? (p. 105)

*

Il n'y a qu'une seule vérité dans ce monde : rien n'est réel. Je suis le Non-manifesté qui parle à travers le Manifesté. Quand le corps, l'esprit, le souffle vital, s'estompent, rien n'arrive : il n'y a que moi, l'Absolu, qui règne éternellement. Le savoir est inutile pour comprendre cette vérité, c'est une connaissance infuse.

Ce que vous avez appris ici va vous guider, la germination viendra. (p. 73 - 74).

Jean COUVRIN

- si vous désirez ce livre, nous pouvons vous l'adresser contre 150 frs franco.

JEAN-FRANCOIS REVEL, MATTHIEU RICARD
LE MOINE ET LE PHILOSOPHE, LE BOUDDHISME AUJOURD'HUI
NIL EDITIONS, Paris 1997

Comment expliquer le succès croissant du bouddhisme chez nous ? L'idéogramme japonais représentant la France signifie littéralement le «Pays du Bouddha». Ce fut d'ailleurs l'une des raisons qui décida Maître Deshimaru de s'établir à Paris en 1967. Cela suffit-il à expliquer la multiplication en quelques années des centres de zazen et des monastères tibétains ? L'expression «être zen» est entrée dans la langue courante. Dans le Quotidien de la Réunion du 07/07/98, on lit même : *Mode masculine de l'été 99 ; Le zen est de rigueur !* La presse publie régulièrement des articles de fond du style : *La vague bouddhiste* (L'Express, N° 2364, 24-30/10/96), *La confrontation bouddhisme - occident* (Le Point, N° 1280, 29/10/97) ou encore *La tentation «bouddhiste» en France* (Le Monde diplomatique, Décembre 1997). Les films sur la vie du Bouddha ou le Tibet se suivent et se ressemblent : Little Bouddha, Sept ans au Tibet, Kundun... Le Dalai-Lama est devenu un auteur à succès. Le bouddhisme serait même la cinquième religion pratiquée en France.

Faut-il y voir autre chose qu'une mode ? Il y a quelques années encore, le bouddhisme relevait de l'exotisme pur et simple ou d'un intérêt purement intellectuel. Découvert en Europe à partir des années 1820, il n'a pendant longtemps été connu que grâce aux textes rédigés par des érudits ou des philosophes voulant intégrer dans des concepts purement occidentaux une voie qui échappe à tout concept. Je pense notamment à un article de l'Encyclopaedia Universalis consacré au Tchan parfaitement incompréhensible. Ou aux divagations d'un Schopenhauer sur le pessimisme bouddhiste. Ou encore à la prophétie d'un Nietzsche qui convaincu que le nihilisme bouddhiste allait se répandre partout en Europe n'hésitait pas écrire : *Seule la tragédie peut nous sauver du bouddhisme* (Fragments posthumes, 1887).

On peut se demander si l'occident, en assimilant abusivement le bouddhisme à une sorte de culte du néant, n'a pas fait autre chose que d'extérioriser ses propres angoisses. Travaillé par des forces négatives, fasciné par la montée de l'athéisme, l'occident ne s'intéresse jamais qu'à lui-même : *Sous couvert de comprendre une religion orientale nouvellement découverte et passablement déconcertante, l'Europe compose du Bouddha une image faite de ce qu'elle craignait d'elle-même : l'effondrement, l'abîme, le vide, l'anéantissement* (Roger-Pol Droit, Le culte du Néant, Seuil). Même un René Guénon s'est laissé dans un premier temps abuser par les contre-vérités développées par les orientalistes. Il fallut attendre les travaux d'un Ananda K. Coomaraswamy pour que Guénon, reconnaissant son erreur, admette le caractère traditionnel du bouddhisme et reprenne à son compte le propos de son collaborateur : *Il y a lieu seulement de penser que, si le bouddhisme a été tant admiré, c'est surtout pour ce qu'il n'est pas* (Ananda K. Coomaraswamy, Hindouisme et Bouddhisme, Idées/Gallimard, p. 75).

La figure du Bouddha a pourtant très tôt fasciné les mentalités européennes. Sa légende et les grands traits de son enseignement étaient connus et diffusés d'orient en occident : *Beaucoup de sectes qui se développèrent en Palestine au I^{er} siècle avant Jésus-Christ s'inspirent des concepts indiens. Les Esséniens et le christianisme à ses débuts furent certainement profondément influencés par les idées venues de l'Inde. Un grand nombre des événements qui entourent la naissance du Christ, tels qu'ils sont relatés dans les Evangiles, rappellent étrangement les histoires légendaires bouddhistes et krishnattes* (Alain Daniélou, Histoire de l'Inde, Fayard, p. 121). Certains logia de Jésus semblent l'écho des paroles du Bouddha :

C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent; le premier ne voit pas, celui du milieu ne voit pas et le dernier ne voit pas (Cankisutta). Si un aveugle guide un aveugle, ils tombent tous deux au fond d'une fosse (Thomas, 34) ou encore Il est facile de voir la faute d'autrui, difficile de voir la sienne. On trie les fautes d'autrui comme la paille du blé, mais on cache les siennes comme un mauvais coup (Dhammapada, 252) ; Le brin de paille qui est dans l'œil de ton frère, tu le vois, mais la poutre qui est dans ton œil, tu ne la vois pas (Thomas, 26). Au Moyen-Age, le Bouddha fut même christianisé et béatifié sous le nom de Saint Josaphat, déformation du sanscrit bodhisattva. La version qu'en donne Jacques de Voragine dans sa Légende dorée n'est qu'une reprise, adaptée au goût du christianisme, des grands épisodes de la vie de Shakyamuni. Le bouddhisme semble bénéficier en France d'un capital de sympathie fort ancien puisque les différents mouvements qui le représentent sont rarement assimilés à des sectes, à l'exception notable de la Soka Gakkai.

Grâce à sa vogue actuelle, le bouddhisme s'enracine un peu partout. Après avoir séduit les hippies et les nostalgiques de Mai 68 qui voulaient *changer la vie*, il se diffuse dans toutes les couches sociales des chômeurs aux cadres d'entreprise, des médecins aux enseignants et aux journalistes. Est-ce son aspect rationnel et son absence de tout dogmatisme qui attire les déçus du christianisme ? Ou parce qu'il fait appel au bon sens et à la recherche personnelle, sans imposer a priori aucun article de foi, pas même la croyance en un Dieu ? A la rigueur scientifique avec laquelle il développe point après point tous ses arguments ou aux techniques de méditation et de maîtrise de soi qui permettent de répondre aux angoisses existentielles de l'homme moderne et aux crises personnelles que provoque les mutations brutales de la société ? Ou tout simplement parce qu'il propose une voie sûre sans jamais chercher à l'imposer à qui que ce soit ? *Religion, philosophie ou thérapie contre la crise ?* s'interroge justement le Monde diplomatique.

Si l'immigration massive des réfugiés asiatiques a entraîné celle de nombreux bonzes, elle n'explique pas pour autant l'adhésion croissante des français de souche: *Les premiers bouddhistes sont tous marqués par la contre-culture des années 60 et 70. Beaucoup ont assumé la rupture en devenant totalement bouddhistes. Certains se sont retirés dans les monastères. Ils se sont plongés dans les philosophies orientales et dans toutes les subtilités rituelles des traditions qu'ils ont adoptées* (Frédéric Lenoir, Thèse sur le bouddhisme en France).

Tel est le cas de Matthieu Ricard. Brillant chercheur en biologie moléculaire, élève du professeur François Jacob, il a brusquement interrompu une carrière qui s'annonçait sous les meilleurs auspices pour se convertir au bouddhisme tibétain. Lecteur de René Guénon, admirateur d'Arnaud Desjardins, il s'est établi au pied des Himalayas pour devenir l'un des plus éminents spécialistes de cette voie ainsi que l'interprète attitré du Dalai-lama. C'est à Bodhnath, que j'ai eu l'occasion de le rencontrer dans un monastère tibétain situé près du grand stupa que l'on aperçoit dans une scène du film «Little Bouddha». Connu sous le nom de «french monk» (le moine français), il nous fit visiter les salles principales de ce monastère tout à fait traditionnel. Précisons cependant que sa cellule bien que des plus austères était équipée des ordinateurs les plus performants. Autant que je me souvienne, il travaillait sur une grammaire tibétaine en cours de transcription sur un logiciel spécialement adapté à cet effet. Comme quoi même sur le Toit du monde, l'informatique peut venir au secours des plus vieilles traditions de la planète.

Le bouddhisme est-il sur le point de s'implanter durablement en Occident ? Mathieu Ricard ne pouvait trouver pour répondre à cette question meilleur interlocuteur et contradicteur que son propre père, Jean-François Revel, journaliste, philosophe, critique, essayiste... et depuis peu académicien. Conscient des limites de la pensée occidentale, Jean-François Revel, pour qui «Après Kant, la philosophie n'est plus qu'un genre littéraire parmi d'autres», retient du bouddhisme sa sagesse dans la conduite de la vie quotidienne tout en émettant des réserves sur son enseignement métaphysique et religieux.

Le choc dut être rude pour le père lorsqu'il apprit que son fils renonçait à un brillant avenir pour prendre l'habit monastique des tibétains : *Quand il me l'a annoncé, j'ai cru qu'il devenait fou, entré dans une secte ; puis j'ai vu que le bouddhisme était sérieux. L'idée qu'il y a une souffrance à la base, je la comprends...* (Libération, N° 5306, 11/06/98). Mais après tout, Jean-François Revel n'a-t-il pas un peu contribué à sa façon au vide métaphysique que connaît aujourd'hui l'Occident ? En rejetant l'alternative marxisme/christianisme, n'a-t-il pas rêvé, dans son ouvrage *Ni Marx ni Jésus*, publié en 1970, d'une révolution libérale qui, soufflant des Etats-Unis, devait balayer les décombres du totalitarisme politique comme du totalitarisme religieux. C'est une autre révolution que les hippies revenant des chemins de Katmandou ont ramené chez eux : *Les idées bouddhistes ont commencé à faire recette chez ceux qui voulaient échapper à l'alternative socialisme/capitalisme comme solution dans la prétention à faire le bonheur de l'humanité* (Bruno Etienne & Raphaël Liogier, Être bouddhiste en France aujourd'hui, Hachette, Paris 1997).

Les entretiens entre *Le moine et le philosophe* ont eu lieu en mai 1996 à Hatiban, dans un site isolé sur les hauteurs de Katmandou. On aurait pu tout aussi bien dire «Le sage et le sceptique», tant l'on sent bien que la sérénité de l'un séduit l'autre sans pour autant l'ébranler totalement. C'est à un vaste interrogatoire de fond que se livre Jean-François Revel pour tenter de comprendre l'actualité de la Voie du Bouddha. On est surpris de voir à quel point le philosophe reste prisonnier de ses propres concepts. Il en est toujours à se poser la question de savoir si le bouddhisme est une religion ou une philosophie. Nous ne pouvons qu'adhérer à la réponse lumineuse du moine : *...le bouddhisme est une tradition métaphysique dont émane une sagesse applicable à tous les instants de l'existence et dans toutes les circonstances... Les enseignements du Bouddha sont comme des carnets de route sur la voie de l'Eveil, de la connaissance ultime de la nature de l'esprit et du monde des phénomènes* (p. 43).

Tous les thèmes fondamentaux du bouddhisme sont ainsi abordés, le philosophe ne cessant de découvrir la rigueur et la grandeur de cette voie : qu'est-ce que la compassion, la mort, le détachement, l'impermanence, la transmigraton, le nirvana ? D'où provient l'ignorance, la violence ? Tout en analysant les lacunes de la pensée occidentale et en rejetant les erreurs les plus communes commises sur le bouddhisme, le moine offre bien autre chose : une ouverture sur soi-même et sur autrui, un changement complet des mentalités, une réponse aux grandes questions de l'existence. Proche en cela des stoïciens et des socratiques, le philosophe s'informe, questionne, s'étonne et soulève des objections... mais reconnaît néanmoins que si l'occident a triomphé dans le domaine matériel, il n'a plus ni sagesse, ni morale qui soient plausibles : Dieu est mort, les grandes utopies des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles se sont disqualifiées avant de s'auto-détruire dans l'horreur. Bien que restant étranger à la métaphysique qui sous-tend le bouddhisme, Jean-François Revel estime que ce dernier peut apporter au monde toute son éthique : *Dans ce domaine, au rebours d'une interprétation triviale et d'un flagrant contresens, qui longtemps a présenté le bouddhisme comme une doctrine de l'inaction, du nirvana entendu comme je ne sais quelle léthargie végétative, les*

enseignements bouddhiques ont beaucoup à nous apprendre. Le quietisme bouddhique est une légende (p. 401).

Peut-il y avoir une éthique sans transcendance ? L'homme peut-il être moral tant qu'il se croira maître et possesseur de la nature ? On sent bien que Jean-François Revel rêve d'une unité qui lui fait défaut. Les philosophies modernes se sont fondées sur le culte de l'ego. C'est parce qu'il est imbu de sa personne que l'homme se détruit et détruit son environnement. Telle est selon le Bouddha la source de l'ignorance. Tant que cette illusion ne sera pas dissipée, l'homme continuera en vain à courir après le bonheur. Tant que l'occidental cherchera à obtenir, y compris grâce au bouddhisme, quelque *supplément d'âme*, il poursuivra des songes et continuera à prendre la proie pour l'ombre. Le bouddhisme invite au *lâcher prise* et c'est ce qui est le plus difficile pour qui veut toujours avoir plus. Seul le constat du caractère illusoire de la souffrance peut procurer la joie : *Les phénomènes sont transitoires par nature, mais la connaissance de leur nature est immuable. Je pense qu'on peut acquérir une sagesse, une plénitude et une sérénité qui naissent de la connaissance, ou de ce que l'on pourrait appeler la réalisation spirituelle. Je crois qu'une fois que l'on a découvert la nature ultime de l'esprit, cette découverte est intemporelle* (p. 395).

Tout dialogue est enrichissant s'il est l'occasion d'aller au fond des choses sur le plan des idées, de confronter les grands principes qui guident la vie de chacun. Il n'est pas surprenant que ce soit surtout le moine qui se laisse interroger par le philosophe. L'un a l'attitude sereine de celui qui accepte de partager son expérience, montrant de façon concrète comment la Voie du Bouddha est toujours vivante aujourd'hui, autant sinon plus qu'à l'époque de son fondateur. L'autre cherche à comprendre et à analyser. Malgré toute son érudition, ou peut-être à cause d'elle, il reste attaché aux concepts et ne peut franchir le premier pas sur la Voie. Il reconnaît que la pensée occidentale est dans une impasse sans réaliser que l'impasse vient précisément de ce qu'elle n'est qu'une pensée. Il lui manque manifestement l'expérience intérieure qui transforme notre regard et nous permet d'effectuer notre métanoïa. C'est pourquoi je laisserai le dernier mot au moine : *Ce fut donc une joie réciproque que de dialoguer à loisir sur les principes qui ont inspiré nos existences, et de les confronter. Cependant, tout dialogue, aussi éclairant soit-il, ne peut remplacer le silence de l'expérience personnelles, indispensable à une compréhension intime des choses. L'expérience, en effet, est le chemin. Et comme l'a souvent dit le Bouddha : «il incombe à chacun de le parcourir», afin qu'un jour, le messager devienne lui-même le message* (p. 405).

Afin qu'un jour, ici et maintenant, il n'y ait plus ni message, ni messager, ni expérience, ni expérimentateur... Faut-il préciser que j'ai particulièrement apprécié ce dicton rappelé par Matthieu Ricard : *Au début rien ne vient, au milieu rien ne reste, à la fin rien ne part* (p. 369).

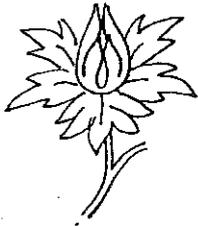


Yves MOATTY

POESIES

*je viens délivré à jamais de la mort
dieu immortel*

Empédocle



à l'entaille de la nuit
un geyser de lumière
fait gronder en ton cœur
l'or rouge et l'amour noir

au trémor la fournaise
qui s'éveille à son heure
bien qu'esseulée se rit
de se savoir unique

toi que revêt le vent
de la pourpre des laves
tu m'invites par le son
des conques au fond des mers

à lire l'avers des vagues
qui glissent entre tes doigts
et le mystère des êtres
comme un signal d'amers

Yves

*Chante poème à la criée des eaux
l'imminence du thème.*

Saint-John Perse

aujourd'hui tambourine
torrentielle la pluie
sur le cœur et les feuilles
ployées des bananiers

de la flèche effilée
d'un pandanus trempé
l'eau s'écoule goutte à goutte
entre la coupe de mes mains

sourire propre à l'enfance
soleil regard jeté
comme pour se réfracter
au prisme des couleurs

toi ma fleur sans pudeur
ô toi qui ris dis-moi
pourquoi la vie sans toi
ni moi est sans saveur



Yves

Alphonse de Lamartine

Reconnu comme l'un des plus grands poètes français du 19^{ème} siècle, Lamartine fit très tôt la découverte des épopées de l'Inde. Convaincu de l'antiquité et de l'importance des Védas, du Ramayana et du Mahabharata, il leur consacra plus de trois cents pages de son « Cours familial de littérature ». Il n'hésite pas à affirmer : « La clé de tout est aux Indes » ; « C'est l'océan , nous ne sommes que ses nuages », ou encore : « La philosophie indienne m'éclipse toutes les autres ». L'époque était propre à la quête des origines et Lamartine apporta son tribut à la reconnaissance en France de la sagesse orientale : « Chaque jour nous apporte de nouvelles lumières, de nouvelles langues, de nouveaux monuments de cette région, berceau des philosophies, des poésies, des histoires ; véritable Eden des littératures antiques retrouvées au pied de l'Himalaya, aux bords du Gange et de l'Indus ». Voici, extrait du « Cours familial de littérature » (1856), un chapitre consacré à l'un des plus célèbres hymnes védiques.

*

« Alors rien n'existait, dit un de ces hymnes, ni le néant, ni l'être, ni monde, ni espace, ni éther ; il n'y avait point de mort, il n'y avait point d'immortalité, il n'y avait ni lumière ni ténèbres. Mais la création future reposait sur le vide. Glorifier Dieu fut le désir de naître pour le premier germe de la création...

Cependant il y avait Lui, dit le livre, il y avait Dieu ; lui seul existait sans respirer, il existait absorbé en lui-même dans la solitude de sa propre pensée, de sa pensée tournée en dedans de lui pour jouir de la contemplation de lui-même. Il n'y avait que lui avec lui ! »

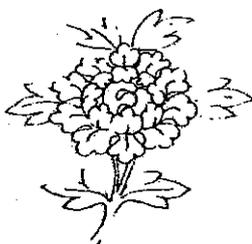
Quelle métaphysique déjà profondément spiritualiste, que cette création par le désir occulte qui presse toute chose, non encore née, de naître pour s'unir à Celui de qui tout sort et à qui tout retourne, afin de l'aimer et de le glorifier ?

« C'est ainsi, poursuit l'hymne sacré, que les sages, méditant dans leur cœur et dans leur entendement, ont expliqué le passage du néant à l'être ; mais Lui, Dieu, quelle autre source put-il avoir que lui-même ? Lui seul peut savoir si cela est ainsi, ou si cela est autrement ».

(Lamartine, Opinions sur Dieu, le bonheur et l'éternité, Editions Sand, p. 41-42)



Les deux enfants jouaient
avec une poignée d'étoiles
Chacun à son tour les jetait toutes
au ciel et c'était à celui qui en recueillerait
le plus grand nombre
Et il ne restait plus à celui qui
perdait qu'à rêver d'éternité



Jacques

Je suis l'intolérance
et je suis la tolérance
L'intolérance des hommes
témoigne à merveille
de ma désarmante tolérance



Je me vois dans la gloire
de ma transparence immuable
La contemplation de ma perfection
exhale mon unique splendeur
La moindre tâche prendrait les proportions
de ténèbres épaisses et noires

Ne pouvant me reconnaître
que dans l'absolue clarté de moi-même
J'ai recouru à un artifice que personne ne voit
Tandis que je suis l'apparence du monde
Je me révèle à moi-même dans ma réalité
au cœur de mon serviteur
qui veut bien garder la forme corporelle
pour que personne ne me voie
mais mourir de son vivant
pour qu'il n'y ait à jamais que moi

13. 08. 93